

10. Contacts de langues et contacts de culture . 1. Démographie  
Linguistique : approche quantitative / par J. P. Capille ed.  
- Paris: SELAF, 4ème trim. 1978.  
(écrite - documents - Afrique 4)

## I. UNE MOSAÏQUE ETHNIQUE ET LINGUISTIQUE EN MILIEU RURAL :

### ENQUÊTE DE DÉMOGRAPHIE LINGUISTIQUE DANS LA SOUS-PRÉFECTURE DE MONGOUMBA (ECA)

par HENRI GUILLAUME ET JEAN-MICHEL DELOBEAU

#### I. NATURE DE LA RECHERCHE, CADRE REGIONAL ET METHODOLOGIE

Ce travail, réalisé lors d'un séjour dans le cadre de l'ORSTOM, a pour base un recensement de la population et des langues connues par chaque individu, l'objectif étant de déterminer les aires de diffusion et les modalités d'utilisation de chacune d'entre elles, afin de dresser l'état quantitatif et qualitatif de la situation linguistique régionale.

Une investigation identique a également porté sur les villages riverains de l'Oubangui dans la région de Kouango située à environ 200 Kms en amont de Bangui (Mai-Juin 1975). Dans ces localités, de préférence accessibles par voie d'eau car éloignées de la piste automobile, les langues les plus répandues appartiennent à l'ensemble oubanguien : gbanzili (groupe ngbaka), langbasi, yakpa, kpagwa, mbanza (groupe banda).

Il est important de noter que cette recherche concerne des parlers dont les plus usités ont préalablement fait l'objet ou sont en cours d'études intensives menées par des chercheurs du L.P. 3-121.

Ceci est particulièrement manifeste pour la région de Mongoumba où les langues les plus employées sont :

le ngbaka, le monzoabo, le kpala (groupe ngbaka)	} langues oubanguiennes
le mbanza, le ngundu (groupe banda)	
le mbati, le ngando, le ngombe, l'aka : langues bantoues (C 10)	

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

N° : 16.056

Cote : B

35  
6 NOV. 1984

B16.056

Effectuée à la demande du L.P. 3-121, cette enquête s'inscrit d'ailleurs dans un cadre plus large que le seul apport aux linguistes consistant en des premières indications sur l'importance, la forme des contacts, le contenu sociologique de l'utilisation de langues en cours d'analyses descriptives et comparatives. Elle est l'un des éclairages d'une étude plus exhaustive conduite par des chercheurs de disciplines diverses (linguistique, musicologie, ethnologie, histoire, ethno-botanique, ethno-zoologie) travaillant conjointement dans cette zone ou des régions voisines comparables quant à l'environnement naturel et aux phénomènes humains.

Ce travail a été réalisé fin 1974 - début 1975 mais des compléments d'enquête et des contrôles ont été effectués à l'occasion de recherches menées durant le reste de l'année 1975 et correspondant à l'étude ethnologique et historique des populations monzombo et pygmée aka.

La sous-préfecture de Mongoumba située dans le Sud de l'E.C.A. est rattachée à la préfecture de la Lobaye. D'une superficie de 1269 Km<sup>2</sup>, elle s'étend de part et d'autre du confluent de la Lobaye et de l'Oubangui (cf. carte "Situation Linguistique"). Elle longe, à l'Est, la frontière du Zaïre matérialisée par le cours de l'Oubangui; au Sud, celle du Congo qui se confond dans sa partie la plus orientale avec la rivière Gouga; elle est limitrophe, à l'Ouest de la sous-préfecture de Mbafki (préfecture de la Lobaye) et, au Nord, de celle de Rimbo (préfecture de l'Ombella-Mpoko).

Espace sylvestre, son territoire ne comporte plus, semble-t-il, de forêt primaire. La forêt de haute futaie qui s'étend dans sa partie méridionale présente un sous-bois dense et des espèces végétales représentatives de forêts plus claires ou se régénérant préférentiellement dans les formations secondaires. Il s'agit d'une forêt "dense, humide et semi-décidue" (1). Des sites archéologiques témoignent d'une occupation très ancienne de la forêt dont la dégradation est aujourd'hui accélérée par l'avancée des exploitants forestiers et les défrichements des agriculteurs qui développent principalement la culture du café en vue de sa commercialisation.

(1) A. AUBREVILLE, La forêt dense de la Lobaye, Cahiers de la Maboke, tome II, fasc. 1, 1964.

La sous-préfecture est abondamment irriguée. La Lobaye, mais surtout l'Oubangui possèdent des débits élevés. En 1970-71, par exemple, le débit moyen annuel de la Lobaye était de 337 m<sup>3</sup>/s (384 m<sup>3</sup>/s en 1969-70) tandis que pour les mêmes périodes celui de l'Oubangui était de 4300 m<sup>3</sup>/s (6080 m<sup>3</sup>/s) (2).

Voies traditionnelles de pénétration et de commerce, ces cours d'eau ont largement influencé les mouvements de population ainsi que l'histoire de la vie économique régionale. L'Oubangui fait l'objet d'un important trafic fluvial ralenti à l'époque des basses eaux (fin Janvier - fin Mai; débit moyen en Mars 1971 : 694 m<sup>3</sup>/s) durant laquelle les affleurements rocheux à hauteur de Zinga viennent s'ajouter au faible tirant d'eau et aux nombreux bancs de sable pour limiter et rendre délicate la navigation.

A côté de rivières de moindre importance (Lésè, Libo, Gouga) s'étend sur l'ensemble du territoire toute une résille de marigots et de zones marécageuses à caractère souvent permanent.

Cet abondant réseau hydrographique correspond à un climat de type guinéen forestier équatorial. Le total annuel des précipitations est compris entre 1500 et 1600 mm. A Mongoumba, pour la période 1936 - 1960, la pluviométrie annuelle moyenne est de 1555 mm<sup>1</sup>. De manière générale, les pluies marquent un net répit de Décembre à Février puis s'accroissent dès le mois de Mars pour atteindre leur maximum d'Avout à Octobre; le ralentissement des précipitations enregistré plus au Nord en Juin - Juillet (petite saison sèche) étant habituellement dans la région moins sensible. En moyenne annuelle, la température se situe autour de 25° et l'amplitude thermique est faible (2°3 environ).

L'enquête a touché l'ensemble des localités de la sous-préfecture à l'exception des villages de Sédalé, Dégbabemti, Batalimo "Scierie", celui de Batalimo n'ayant été que partiellement étudié. Ce corpus représente une population de 5412 personnes parmi lesquelles 369 pygmées.

(2) "Annuaire hydrologique de la République Centrafricaine, Période : origine à 1970 - Tome I : Stations principales", ORSTOM, Centre de Bangui, Août 1971.

(1) A. GOULEE, "Note sur la pluviométrie en République Centrafricaine", ASECNA, Bangui, Mai 1964.

Ces derniers sont toutefois plus nombreux dans la région; ils doivent être au moins 600-700 ne serait-ce qu'entre Gouga et le Bac Lobé. Pour des raisons matérielles, ce travail n'a pu porter sur la totalité des campements situés entre la frontière congolaise et Mongoumba, délaissant en outre ceux localisés au Nord de cette agglomération de part et d'autre de la Lobaye. Renforcé par quelques enquêtes complémentaires, l'échantillon retenu permet cependant de définir la situation linguistique et sociolinguistique du peuplement pygmée.

Ne disposant d'aucuns renseignements précis sur l'organisation sociale et économique des groupes ethniques en présence (excepté pour les Ngba-ka cf. travaux de J.M.C. THOMAS), s'est immédiatement posé le problème du niveau auquel devait être conduite la recherche. Nous avons arbitrairement retenu comme point d'ancrage dans la réalité, un phénomène purement spatial, la case ou la hutte tant que construction abritant un nombre variable d'individus. Nous cherchions ainsi à éviter toute pré-interprétation quant à la nature des unités sociales élémentaires.

Un recensement exhaustif de la population ainsi que des langues connues par chaque individu, de manière dégressive, a donc été effectué. Le but étant de dresser un tableau principalement quantitatif de l'état linguistique d'une aire géographique relativement étendue et pour laquelle les informations de départ étaient réduites, il nous était difficile, sous peine de découpages a priori, de travailler par sondages. Des descriptions linguistiques des parlers régionaux étaient disponibles mais les données concernant leurs aires d'implantation respectives, leur mode d'actualisation, de diffusion dans le tissu social et la nature même de ce dernier faisaient presque totalement défaut. Les bases démographiques étant, en outre, aléatoires, parfois inexistantes, un mode d'investigation systématique paraissait indispensable. Il fut justifié dans la mesure où il permit d'indiquer, de mettre à jour toute la complexité présentée par une région, véritable mosaïque ethnique et linguistique qui rendait d'autant plus délicat et hasardeux le choix initial d'échantillons.

Dans la grande majorité des cas, nous avons conduit nous-mêmes l'enregistrement des faits avec l'aide précieuse de collaborateurs centrafricains, Paul AKOYA-NZANGA, Charlemagne BAMANIA et François ZOMIA.

Etant donné le caractère contraignant et limité du type de travail qui nous était demandé, il nous parût opportun d'enregistrer parallèlement une série d'informations utiles pour entreprendre une étude régionale

plus approfondie. C'est ainsi que l'enquête s'est donnée un triple objet:

- démographique : nom des individus, sexe, âge approximatif, lieu de naissance.

- linguistique : première langue, langues parlées, langues comprises sans être parlées. Pour le français : acquisition par voie de scolarisation (niveau scolaire) ou hors école.

- ethnologique : liens de parenté dans l'unité d'habitation et entre unités, déplacements effectués au cours de l'existence, organisation spatiale à l'intérieur de l'habitat, matériaux de construction, activités de production, plantes cultivées, nourriture de base.

Cette diversification a permis d'avoir une première vision d'ensemble de la vie socioéconomique régionale, de l'identité des groupes ethniques implantés localement et de leurs types de relations. Des hypothèses, des lignes directrices pouvaient être définies pour des travaux ultérieurs. Cette extension du champ d'investigation n'a pu cependant s'appliquer à la totalité des lieux habités. Il en est ainsi pour les agglomérations situées au Nord de la Lobaye et pour plusieurs quartiers de la ville de Mongoumba.

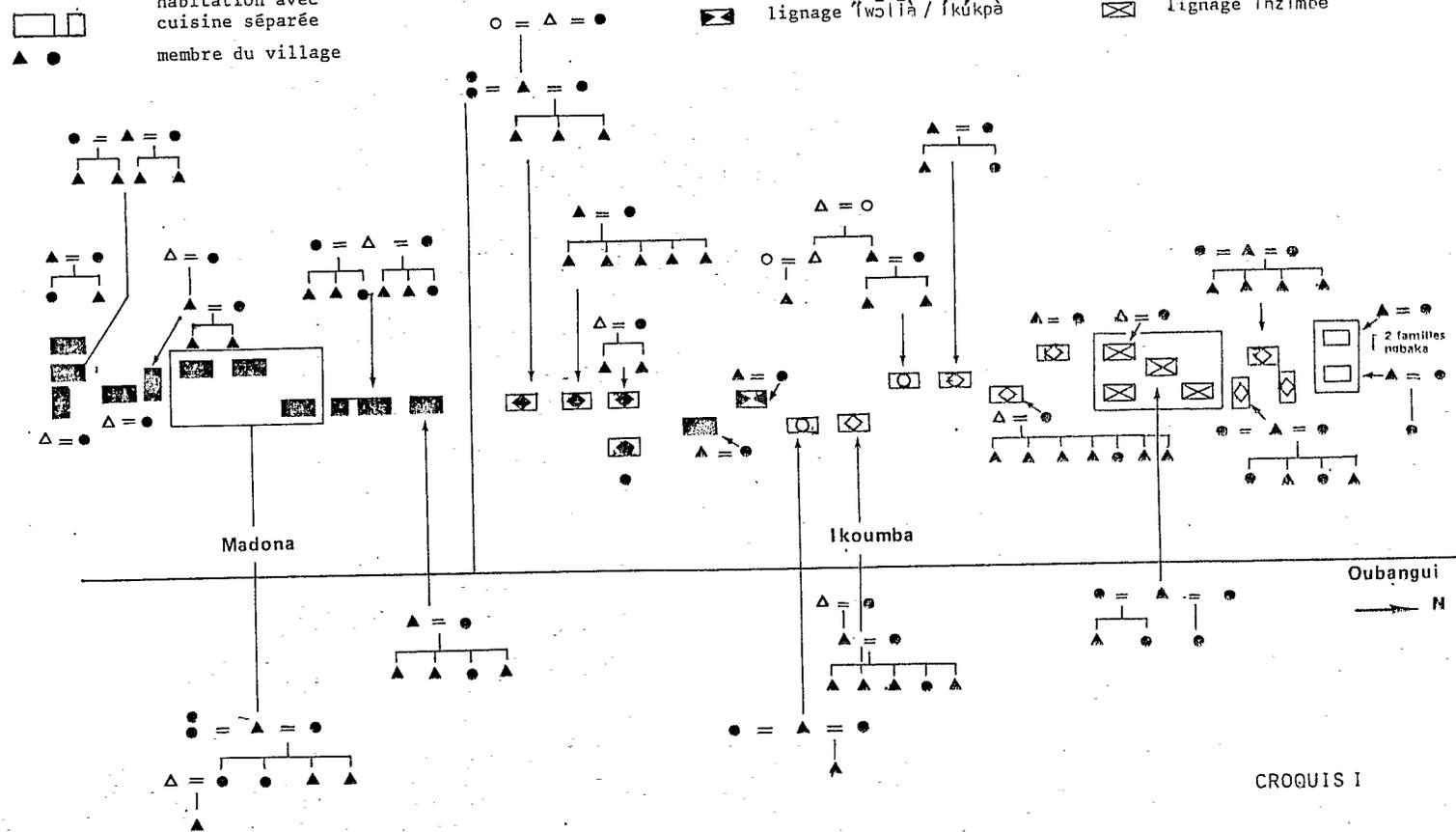
Un relevé topographique sommaire a été réalisé pour chaque localité sur lequel figure, dans les cas d'élargissement de l'enquête, l'identification parentale des individus appartenant à une même unité d'habitation (cf. croquis 1 et 2). Lorsque l'étude a porté sur l'ensemble des points énumérés ci-dessus, la collecte des matériaux n'a pas généralement consisté en la simple soumission d'un questionnaire fermé mais a laissé la voie ouverte à l'acquisition des informations et précisions souhaitables.

Cependant, en ce qui concerne principalement les données linguistiques, ce mode d'investigation limite leurs potentialités significatives. Le contenu et la formulation même d'une question préalablement établie peuvent revêtir des significations différentes pour l'enquêteur et le sujet interrogé. Il sera délicat pour le premier d'apprécier la réponse reçue. L'interprétation des résultats s'est révélée particulièrement hasardeuse dans le cas de la question ayant trait à l'énumération des langues comprises sans être parlées. Comment quantifier un élément qui relève d'une autoévaluation difficile à déterminer et contrôler. Il est apparu, à la suite de plusieurs tests, que le concept de "compréhension"

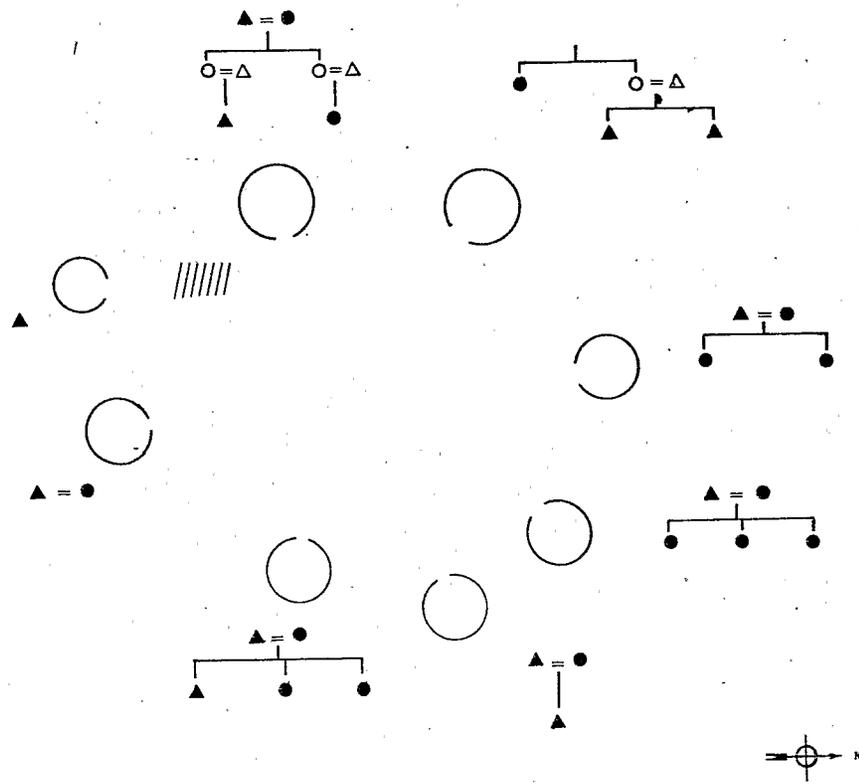
Village d'Ikoumba (lignage 'kómbà)

-  habitation
-  habitation avec cuisine séparée
-  membre du village

-  lignage 'wōlīà / fò(s)
-  lignage 'wōlīà / ngòndà
-  lignage 'wōlīà / kúkpa
-  lignage (péngé / ngbéngāò
-  lignage (péngé / gūōngāò
-  lignage (nzìmbè)



Campement balomba (octobre 1975)



- ▨▨▨▨▨▨▨▨▨▨ Abri communautaire
- Hutte
- ▲ ● Membre du campement

CROQUIS II

était interprété de manière extrêmement disparate par les locuteurs qui, de plus, tendaient souvent à nettement surévaluer la connaissance qu'ils avaient réellement de la langue considérée. C'est pourquoi, cette variable n'a pas été retenue dans la présentation des résultats et la suite de l'analyse. Toutefois, sera mentionné dans la mesure du possible, le contexte sociologique permettant de saisir et de "situer" le pourquoi de la "perception" d'une langue par un individu et plus généralement par un groupe (migrations temporaires, alliances matrimoniales préférentielles, apparemment linguistique ...)

Les chiffres obtenus correspondent avant tout à un répertoire linguistique, une présentation de l'implantation quantitative des langues ainsi que des ethnies dans la région. Tels quels, par leur combinaison et leur mise en parallèle, ces matériaux fournissent des indications et permettent de poser des hypothèses sur la nature des contacts linguistiques et ethniques. Mais ils ne sont véritablement représentatifs et significatifs que dans la mesure où leur analyse se trouve liée à celle du milieu socioculturel dont ils ont été, tout d'abord, artificiellement isolés. Les recherches qui ont suivi cette enquête ont pallié certaines insuffisances et contribué, par l'observation de leur actualisation, leur "mise en situation", à l'interprétation qualitative de ces données.

## II. DEPOUILLEMENT DES DONNEES

Les matériaux chiffrés de démographie linguistique ont été, dans un premier temps, récapitulés sur des fiches de campements, de hameaux, de villages et de quartiers pour la ville de Mongoumba. Si l'on consulte l'exemplaire ci-joint qui correspond à une partie de la fiche du village de Bac Lobe, on voit qu'après le numéro d'identification de l'habitation figure le total de sa population. Puis pour chaque langue, dont l'ordre de présentation renvoie à une classification par groupe linguistique, sont notés dans des colonnes différentes le nombre d'individus qui la parlent, ceux pour qui elle est la première langue, ceux qui la comprennent sans la parler (nous avons vu que cette dernière indication ne sera pas ici retenue). Dans le nombre total des locuteurs (1ère colonne), sont inclus les locuteurs première langue (2ème colonne). Devant le numéro de l'habitation et entre parenthèses est inscrit le nombre d'enfants qui ne sont pas encore en âge de parler et qui constitue l'essentiel de la différence entre population totale et nombre de locuteurs.

Pour le français qui est la langue d'enseignement et dont l'enregistrement ne figure pas sur l'exemplaire communiqué, la première colonne mentionne les individus en ayant acquis une connaissance extrascolaire, la seconde ceux qui fréquentent actuellement l'école et leurs degrés de scolarisation, la troisième ceux qui l'ont déjà quitté et leurs niveaux de fin d'études.

Les informations fournies par cette série de fiches ont été synthétisées dans plusieurs tableaux.

Le premier circonscrit les aires de parler de chaque langue et définit leur importance respective : pour chaque langue, est noté le nombre total de locuteurs dans chacun des lieux considérés.

Le second indique par lieu et pour chaque parler, le nombre de personnes l'ayant comme première langue. Il correspond, dans une large mesure, à la distribution ethno-démographique dans chaque localité.

Le problème d'un non-recouvrement possible des deux notions d'appartenance ethnique et de première langue se pose bien entendu. Il ressort de divers contrôles et enquêtes monographiques que l'assimilation des deux concepts reflète généralement la réalité. Quelques cas viennent toutefois nuancer cette tendance :

- la population fondatrice du village de Bac Lobe, originaire de Imobe dans la région de Betikoumba, se considère monzombo. Cependant, pour des raisons socio-historiques, elle parle en majorité le ngbaka comme première langue (28 locuteurs contre 6 en monzombo)

- la même tendance est attestée à Mongo où de nombreux enfants monzombo apprennent le ngbaka comme première langue.

- les enfants nés de parents d'origine ethnique différente acquièrent parfois en premier le sango véhiculaire. Il en est ainsi, par exemple, pour 2 locuteurs du Bac Lobe, l'un étant de père yakoma et de mère ngbaka, l'autre de père mbati et de mère ngbundu. Cette situation est certainement liée à la forte expansion que connaît actuellement ce parler. Elle est d'ailleurs adoptée, en dehors de toute considération d'affiliation ethnique, dans l'éducation de nombreux enfants habitant essentiellement l'agglomération de Mongoumba. En zone rurale, un cas extrêmement spécifique renvoyant à la nature des rapports traditionnels entre deux villages d'ethnies différentes sera décrit, où le sango véhiculaire tend aussi à remplir cette fonction de première langue.

- la situation de quelques familles pygmées totalement établies à Zinga constitue l'unique cas de sédentarisation aussi poussée dans la région. Résidant dans des cases d'architecture villageoise mais de taille réduite, parlant principalement le ngbaka, c'est désormais dans cette langue qu'ils élèvent leur progéniture. Le recul de leur propre parler participe d'un processus d'érosion culturelle agissant à tous les niveaux (économique, social...).

Le troisième et dernier tableau cumulant les données des précédents offre un état quantitatif régional des langues et de leur implantation ainsi que des ethnies.

Dans un souci d'affinement et d'homogénéité cette présentation a été modifiée. Considérant leurs aires géographiques, leurs apparentements et dans certains cas leurs fonctions, les langues sont ici répertoriées de la manière suivante :

- Tableau I : les langues régionales.

Il s'agit des parlars vernaculaires spécifiques à la sous-préfecture ou à son proche environnement géographique.

- Tableau II<sub>A</sub> : les autres langues : oubangiennes.

- Tableau II<sub>B</sub> : les autres langues : bantoue, gbaya-mauza, hausa, arabe.

Les parlars inventoriés dans ces tableaux appartiennent à des zones géographiques souvent éloignées de la sous-préfecture. Leur présence, au demeurant limitée, s'explique surtout par l'établissement plus ou moins définitif de migrants originaires de ces contrées.

La carte des langues vernaculaires figure approximativement la localisation de tous ces parlars.

Tableau III : les langues véhiculaires.

Tableau IV : Connaissance du français et scolarisation.

FICHE D'ENQUETE

BAC LOBE

N° Case	Pop Case	ngbaka			monzombo			kpala			mbanza			ngbundu			mbati			ngando			ngombe		
(1) 1	15	13	12		4	1	6										2	1	3						
2	1	1	1				1																		
3	3	3	3				1												1						
4	1	1			1	1																			
(1) 5	6	5	5				2										1								
(2) 6	9	3		1	1		1																		
7	7	7	3		6	4	1												2						
8	3	1	1	1			1																		
9	5	5			1		3				2	1		3	2		2	2	2						
10	3	3	3				2										2								
Totaux	53	42	28	2	13	6	18				2	1		3	2		7	3	8						

TABLEAU 1 : LES LANGUES REGIONALES

LOCALITE	POPULATION TOTALE	LANGUES OUBANGUIENNES						LANGUES BANTOUES											
		GROUPE NGBAKA			GROUPE BANDA			C 10											
		NGBAKA	MONZOMBO	KPALA	MBANZA	NGBUNDU	MBATI	NGANDO	NGOMBE	AKA									
MONGO "VILLAGE"	101	93	45	42	37	1					1	2	1						
MONGO "ACCF"	277	209	190	29	1				1	1	32	24	3						
ZINGA	427	196	125	37	8	21	1	30	1	30	19	26	18	6	12	19	19		
LIBO	147	83	15	15	3	11	6	4		4	1	115	108	9	6		4		
BOSALANGBA	322	278	278	16	1	1				2		12	8						
BOMOLOTO	133	120	116	17								9	2						
BNTALIMO 1	965	949	944								1		3			1			
BAC LOBE	53	42	28	13	6			2		3	2	7	3						
YAGBO	41	39	38	16	1	3		1		1					3		1		
MONDONGE	29	11	1			1				1	1	25	24						
MONGOUMBA	1700	533	355	246	161	62	9	84	28	66	33	328	211	53	31	23	10	40	
ITEI	66	55	4	62	51	8	7								1	1	1	1	
MOTONGA	33	7	6	10	4			2		2	2	29	18	7	3			11	
C <sup>Pt</sup> MBONZO	50	23		23								3						45	45
C <sup>Pt</sup> NGOLODA	26	13		5								1		1				23	23
C <sup>Pt</sup> NGELEBODE	15	7		5														13	13
BASSIN 1	24	6						1	1			21	20						
BASSIN 2	14	9	6					3		4	2	3	3					1	
BASSIN 3	70	5		3		2		48	45	13	1	15	15		2	2			
NGOTOBE	14	1		1								14	14						
SAKABO 1	33	5		1				11	11			17	17					3	1
SAKABO 2	26	19	13	7	7			2	2			1	1						
SAKABO 3	22	9	8			1	1	1	1			7	4	2	2				

LOCALITE	POPULATION TOTALE	NGBAKA		MONZOMBO		KPALA		MBAUYA		NGBUNDU		MBATI		NGANDU		NOMBE		AKA	
MUNGANGO	22	14	1	20	18			1	1										
MOLABAYE	99	7	1					1	1			72	70	3	1				3
YABONGO	110	15	8	89	79	2	2	1	1	1	1						2	2	
C <sup>Pt</sup> BALOMBA	25	2		15															22
IKOUMBA	122	60	17	110	88	54	7	11	1	9		4	1	1		28	6	2	
C <sup>Pt</sup> MBUYA	17	3		9									2						13
C <sup>Pt</sup> EWATO	15	8		15									6						18
C <sup>Pt</sup> MOMBANGA	17			10															14
C <sup>Pt</sup> KUNDUANGO	61	1		46									2						55
SABOULOU 1	87	44	5	74	68	35	1	16	1	9									
SABOULOU 2	35			7				30	29	2	2								
C <sup>Pt</sup> MBELI	5	3		4															4
C <sup>Pt</sup> MANGODE	21			12															18
C <sup>Pt</sup> ELONDO	20	2		14				1											17
GOUGA 1	28	6	2			1	1	8	6	1	1	16	13						1
GOUGA 2	18	1		7		1	1	15	9	6	6	1	1						
GOUGA 3	25	8		10	1	5		7	1	2		14	13	1		6	6	5	1
C <sup>Pt</sup> BAMINGI	14			13															14
C <sup>Pt</sup> GAMBOLO	12			3															11
C <sup>Pt</sup> MPODE	26			7															22
C <sup>Pt</sup> YALA	15	1		8															14
C <sup>Pt</sup> MOPOYO	26	10		2															22
TOTAUX	5412	2897	2206	1023	534	209	36	280	139	157	73	786	591	88	44	77	30	416	346

<sup>1</sup> concerne les quartiers Bogbobé, Yasaka et Bobélé. Batalimo " scierie ", éloigné d'environ 3 kms, n'a pas été touché par l'enquête.



LOCALITE	POPULATION TOTALE	CHARENTAIS	BULAJA	NGONDI	SANGO	YANOMA	NGBANDI	LINDA	YARPA	LANGBAST	NGHONGU	AUTRES <sup>1</sup>	CHARENTAIS											
MONGAHO	22																							
MOLABAYE	99																							
YABONCO	110																							
C <sup>PT</sup> BALOMBA	25																							
LEOURBA	127	5	6																					
C <sup>PT</sup> MBOYA	17																							
C <sup>PT</sup> EWATO	15																							
C <sup>PT</sup> MORDANGA	17																							
C <sup>PT</sup> RUNDUAGO	61																							
SABOULOU 1	87	3	3	1	2	1						1	1											
SABOULOU 2	35																							
C <sup>PT</sup> MBELI	5																							
C <sup>PT</sup> MANGODE	21																							
C <sup>PT</sup> ELONDO	20																							
GOUGA 1	28																							
GOUGA 2	18																							
GOUGA 3	25																							
C <sup>PT</sup> BAHINGI	14																							
C <sup>PT</sup> GAMBOLO	12																							
C <sup>PT</sup> MPODE	26																							
C <sup>PT</sup> YALA	15																							
C <sup>PT</sup> MOPOTO	26																							
TOTAUX	5412	131	15	126	54	9	9	173	299	63	143	8	193	108	74	21	78	35	78	26	17	11	10	4

<sup>1</sup> mono, tsgb>

<sup>2</sup> idem tableau 1



LOCALITE	POPULATION TOTALE	BAFOZA	GRAYA	GBANU	ROFJ	ALI	MANZI	NOBAKA MITONNA- GENDE	PNUSA	BAZEE									
MONGANGO	22																		
MOLABAYE	99																		
YABONGC	110																		
C <sup>Pt</sup> BALOMBA	25																		
IKOUMBA	122				1														
C <sup>Pt</sup> MBUYA	17																		
C <sup>Pt</sup> EWATO	19																		
C <sup>Pt</sup> MOMBANGA	17																		
C <sup>Pt</sup> KUNDUAGO	61																		
SABOULOU 1	87																		
SABOULOU 2	35							18											
C <sup>Pt</sup> MBELI	5																		
C <sup>Pt</sup> MANGODE	21																		
C <sup>Pt</sup> ELONDO	20																		
GOUGA 1	28		2	1	4	3													
GOUGA 2	18																		
GOUGA 3	25								1										
C <sup>Pt</sup> BAMINGI	14																		
C <sup>Pt</sup> GAMBOLO	12																		
C <sup>Pt</sup> HPODE	26																		
C <sup>Pt</sup> YALA	15																		
C <sup>Pt</sup> MOPOYO	26																		
TOTAUX	5412	7	4	94	81	25	23	27	12	31	19	35	23	52	8	4	2	77	69

<sup>1</sup> idem tableau I.

TABLEAU III : LES LANGUES VEHICULAIRES

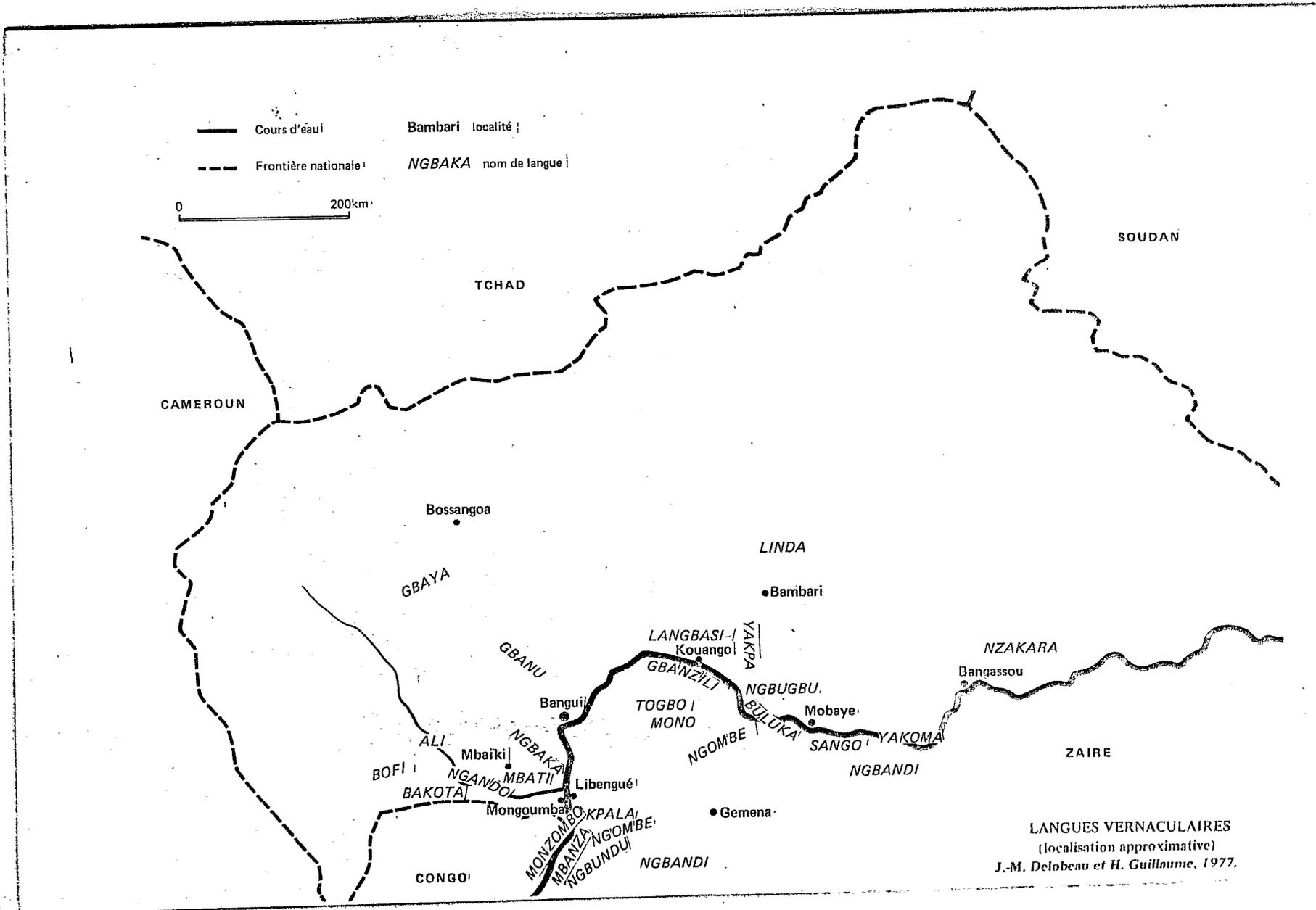
LOCALITE	POPULATION TOTALE	SANGO	LINGALA	BAKONGO	LOCALITE	POPULATION TOTALE	SANGO	LINGALA	BAKONGO
MONGO "VILLAGE"	101	94	42	5	MONGANGO	22	19	11	
MONGO "ACCP"	277	247	73	6	MOLABAYE	99	87	11	2
ZINGA	427	381	169	12	YABONGO	110	74	26	
LIBO	147	130	53	12	C <sup>Pt</sup> BALOMBA	25	14		
BOSALANGBA	322	262	39	8	IKOUMBA	122	84	76	8
BOMOLOTO	133	94	14	3	C <sup>Pt</sup> MBUYA	17	8	4	
BATALIMO	965				C <sup>Pt</sup> EWATO	19	13	9	
BAC LOBE	53	49	16	1	C <sup>Pt</sup> HOMBANGA	17	8		
YAGBO	41	40	8	4	C <sup>Pt</sup> KUNDUAGO	61	40	1	
MONDONGE	29	27	6		SABOULOU 1	87	64	58	9
MONGOUMBA	1700	1432	370	79	SABOULOU 2	35	22	21	
ITEI	66	56	42	5	C <sup>Pt</sup> MBELI	5	3	3	
MOTONGA	33	32	14	2	C <sup>Pt</sup> MANGODE	21	10	2	
C <sup>Pt</sup> MBONZO	50	25	2		C <sup>Pt</sup> ELONDO	20	7	8	
C <sup>Pt</sup> NGOLODA	26	14			GOUGA 1	28	26	9	2
C <sup>Pt</sup> NGELEBODE	15	9			GOUGA 2	18	17	9	
BASSIN 1	24	22	5		GOUGA 3	25	24	13	
BASSIN 2	14	12	8		C <sup>Pt</sup> BAMINGI	14	9		
BASSIN 3	70	60	46	1	C <sup>Pt</sup> GAMBOLO	12	5		
NGOTOBE	14	14	1		C <sup>Pt</sup> MPODE	26	11		
SAKABO 1	33	28	15	1	C <sup>Pt</sup> YALA	15	8	5	
SAKABO 2	26	22	7	1	C <sup>Pt</sup> MOPOYO	26	9		
SAKABO 3	22	17	8						
					TOTAUX	5412	3629	1204	162

<sup>1</sup> pour des raisons matérielles, l'enquête sur les langues véhiculaires n'a pu couvrir cette localité.

TABLEAU IV : CONNAISSANCE DU FRANÇAIS ET SCOLARISATION

LOCALITE	POPULATION TOTALE	FRANCAIS EN COURS D'ACQUISITION								FRANCAIS ACQUIS par scolarisation						hors école		
		niveau primaire				niveau secondaire				niveau primaire				niveau secondaire				
		CP <sub>1</sub>	CP <sub>2</sub>	CE <sub>1</sub>	CE <sub>2</sub>	CM <sub>1</sub>	CM <sub>2</sub>	cycle 1er 2 <sup>e</sup>	cycle 1er 2 <sup>e</sup>	CP <sub>1</sub>	CP <sub>2</sub>	CE <sub>1</sub>	CE <sub>2</sub>	CM <sub>1</sub>	CM <sub>2</sub>		cycle 1er 2 <sup>e</sup>	
MONGO "VILLAGE"	101	12	4	5	3		3					2	1	4	2		3	
MONGO "ACCF"	277	16	12	6	6	4	4			3	5	1	4	2	1		1	
ZINGA	427	29	31	11	4	6	5	2	1	3	8	4	4	7	12	3	1	17
LIBO	147	11	6	8	5	2	5	1		1	4		1	3	3		7	
BOSALANGBA	322	26	26	14	18	13	9			2	7	5	2	2	7		1	
BOMOLOTO	133	11	7	6	5	3	3			2	1	1		3	1		3	
BATALIMO <sup>1</sup>	965																	
BAC LOBE	53	3	3	2	3	5	2							2				
YAGBO	41	1	4	1				1									2	
MONDONGE	29	1	2			2	2								1	1		
MONGOUMBA	1700	61	78	61	36	46	48			1	6	15	13	8	34	15	116	
ITEI	66	3	4	1	1		2			1	1				1		12	
MOTONGA	33						1										5	
C <sup>Pt</sup> MBONZO	50																	
C <sup>Pt</sup> NGOLODA	26																	
C <sup>Pt</sup> NGELEBODE	15																	
BASSIN 1	24	1	1									1	2		2	1		
BASSIN 2	14				1										1			
BASSIN 3	70			2	1	2	1										7	
NGOTOBE	14	2	3							1							1	
SAKABO 1	33	1	2			2						1			1		1	
SAKABO 2	26		2		2	1				1		1		1				
SAKABO 3	22	1		1	1					1	1				1			

LOCALITE	POPULATION TOTALE	FRANCAIS EN COURS D'ACQUISITION							FRANCAIS ACQUIS par scolarisation							hors école		
		niveau primaire				niveau secondaire			niveau primaire				niveau secondaire					
		CP <sub>1</sub>	CP <sub>2</sub>	CE <sub>1</sub>	CE <sub>2</sub>	CM <sub>1</sub>	CM <sub>2</sub>	cycle 1er 2 <sup>8</sup>	CP <sub>1</sub>	CP <sub>2</sub>	CE <sub>1</sub>	CE <sub>2</sub>	CM <sub>1</sub>	CM <sub>2</sub>	cycle 1er 2 <sup>8</sup>			
MONGANGO	22	2		1	1	1				1				1			2	
MOLABAYE	99	10	6	7	2			1			2	2	1				3	
YABONGO	110	9	6	6	3	4			1					2			2	
C <sup>Pt</sup> BALOMBA	25																	
IKOUMBA	122		11	1	4	1	4	3	1			1		2			9	
C <sup>Pt</sup> MBUYA	17																	
C <sup>Pt</sup> EWATO	19																	
C <sup>Pt</sup> MOMBANGA	17																	
C <sup>Pt</sup> KUNDUAGO	61																	
SABOULOU 1	87	2	3	6						1	2	2		5	1		4	
SABOULOU 2	35	2							4			2						
C <sup>Pt</sup> MBELLI	5																	
C <sup>Pt</sup> MANGODE	21																	
C <sup>Pt</sup> ELONDO	20																	
GOUGA 1	28			1			1		1								4	
GOUGA 2	18																	
GOUGA 3	25	1		1	2	1												
C <sup>Pt</sup> BAMINGI	14																	
C <sup>Pt</sup> GAMBOLO	12																	
C <sup>Pt</sup> MPODE	26																	
C <sup>Pt</sup> YALA	15																	
C <sup>Pt</sup> MOFOYO	26																	
TOTAUX	5412	205	211	141	100	93	90	7	2	22	16	33	34	34	78	21	1	300



— Cours d'eau  
 - - - Frontière nationale  
 Bambari localité  
 NGBAKA nom de langue

0 200km

LANGUES VERNACULAIRES  
 (localisation approximative)  
 J.-M. Delobeau et H. Guillaume, 1977.

### III. REPRESENTATION CARTOGRAPHIQUE

Une couverture au 1/200.000e réalisée par l'I.G.N. est disponible pour la zone d'étude. Elle a fait l'objet de compléments et de mises à jour toponymiques. Les cartes que nous en avons tiré mentionnent avec leurs appellations respectives la totalité des lieux habités.

Rendue nécessaire si l'on désire représenter le maximum d'informations issues de l'enquête (étant donné l'essai d'exhaustivité de leur enregistrement), cette précision apparaît aussi souhaitable sous peine de masquer ou du moins de ne décrire que fort partiellement la réalité étudiée. En effet, globaliser, schématiser à l'extrême lors du report cartographique est ici difficilement compatible avec le caractère particulièrement complexe et hétérogène de la région, tant du point de vue ethnique que linguistique. Amalgamer, visualiser ensemble, par exemple, une série de hameaux dont certains peuvent compter moins d'une vingtaine de membres et administrativement regroupés en un seul village, appauvrit et déforme les faits. C'est le cas du village de Sakabo. Formé d'un chalet de localités échelonnées le long de la petite piste qui vient buter sur la rivière Gouga, il a pour principale homogénéité son statut administratif. Le représenter dans sa diversité rend compte du sentiment de différence vécu par les habitants et matérialisé dans leurs inscriptions spatiales. Si l'on consulte la carte de situation linguistique ou celle d'ethno-démographie, on voit que les langues et les ethnies dominantes varient d'un point d'installation à un autre :

Bassin 1 : mbati  
 Bassin 2 : ngbaka  
 Bassin 3 : mbanza  
 Ngotobe : mbati  
 Sakabo 1 : mbati et mbanza  
 Sakabo 2 : ngbaka (origine: Bozanga)  
 Sakabo 3 : ngbaka (origine: Bongele)

Il en est de même, par exemple, pour le village de Gouga en réalité constitué de 3 hameaux isolés :

Gouga 1 : mbati (origine: Ngea)  
 Gouga 2 : mbanza et ngbundu  
 Gouga 3 : mbati (origine : Mbangi I, Gappa)

J.M. LEJOUAN ET H. CUIRINE, 1977.

CONGO

L'échelle retenue pour les premières cartes élaborées au CETO de l'GESTION fut le 1/50.000<sup>e</sup>. L'objectif était de conserver le maximum d'informations afin de rendre le plus explicite possible le poids quantitatif des langues et des ethnies, leur mode de répartition et par là-même, bien que partiellement, la forme de leurs contacts. La réalisation de ces documents a soulevé quelques difficultés d'ordre technique.

Pour la carte d'ethno-démographie (qui se confond dans une large mesure à celle des premières langues), quelle progression quantitative choisir pour éviter de sur-représenter une ethnie par rapport à une autre, quel mode de représentation symbolique d'ethnies si nombreux adapter pour figurer les implantations locales de chacune d'entre elles ?

La solution retenue consiste à placer à hauteur de chaque localité des carrés de 2 mm de côté (1 carré = 1 à 10 individus), chaque ethnie se voyant attribuer une couleur spécifique, l'octroi des couleurs respectant une sorte de spectre linguistique basé sur l'appartenance par familles de langues. Etant donné la multiplicité des populations présentes dans certaines agglomérations, les nuances de coloris devenaient parfois difficilement perceptibles. Afin de faciliter la lecture et lorsqu'elle s'avérait peu pertinente, l'indication d'ethnies faiblement représentées dans une localité fut abandonnée. Ce filtrage d'informations apparues comme marginales à la suite des études qui ont complété cette enquête, permettait en outre de réduire les risques de surévaluation d'un élément par rapport à un autre. Cette omission était compensée par la mention, dans une notice accompagnant la carte, des données ainsi soustraites.

Pour figurer les résultats de démographie linguistique (total des locuteurs d'une langue par localité, représentation quantitative des aires de parlars de chaque langue), a été élaboré un jeu de calques plaqué sur un fonds de carte. Chaque calque correspond à une langue et décrit donc son aire de diffusion. Les renseignements quantitatifs sont matérialisés par des carrés de couleur connaissant une progression de 1 mm à partir d'un carré de référence de 2 mm de côté symbolisant 1 à 5 locuteurs (puis 5-15, 15-30, 30-50, 50-75, 75-100, 100-150, 150-200, 200-250....).

La composition fait en sorte, que lorsqu'on superpose les calques, les carrés concernant une même localité viennent s'accoler pour donner une image globale de sa situation linguistique. Comme pour la carte précédente, certains éléments d'intérêt moindre doivent être écartés.

Pour des raisons matérielles, ces documents cartographiques ne peuvent paraître dans le cadre de cette publication. La carte ethno-démographique, limitée à la zone sud de la sous-préfecture et profondément simplifiée, n'indique plus que le total de population par localité et l'ethnie qui y est la plus nombreuse. Celle de démographie linguistique est devenue une carte au 1/200.000e, non quantitative et mentionnant uniquement pour chaque agglomération la langue qui y possède le plus de locuteurs. Seuls des graphes illustrant l'analyse de l'état linguistique de quelques localités rendront compte du facteur quantitatif.

Ces cartes n'offrent qu'un panorama sommaire de l'implantation des principales langues et ethnies. Mais il est parfois impossible d'opérer un choix le plus limitatif, à savoir isoler une seule ethnie ou langue par localité. Il en est ainsi du point de vue ethnique pour Sakabo 1 et Gouga 2, du point de vue linguistique pour Itel, Sakabo 1 et Sakabo 3. Dans tous les cas, la vision donnée est statique : l'ethnie ou la langue retenue est coupée de son environnement. L'absence des indices fournis par la présentation de son articulation avec d'autres ethnies ou langues, atomise la réalité. Si l'on prend l'exemple du aka, langue pygmée, sa mention sur la carte simplifiée notifierait les lieux où elle est dominante; la mise en parallèle des quelques graphes communiqués permet par contre d'identifier ces points mais aussi d'entrevoir certains traits de son insertion, de sa place dans l'éventail linguistique (faible diffusion en milieu villageois, coexistence dans la sphère pygmée avec d'autres parlers mais en nombre limité....).

Dans le cas d'une telle région qui n'est en rien un bloc homogène mais une constellation de contacts ethniques et linguistiques (ou-banguiens - bantous), il semble permis de se demander dans quelle mesure la réalisation de cartes à grande échelle est possible et qu'elle en serait leur portée significative. L'utilisation de hachures ou de zones de couleur paraît difficile, voire inadéquate; le recours à un système de cercles colorés et dont le diamètre variable indiquerait la densité de locuteurs serait certainement plus approprié.

Parallèlement aux cartes d'ethno-démographie et de situation linguistique sont aussi présentées une carte retraçant les principales phases de l'histoire du peuplement et utile pour comprendre l'identité sociolinguistique régionale ainsi qu'une carte illustrant l'état de connaissance du français et le degré de scolarisation.

#### IV. PRINCIPAUX TRAITS DE LA SITUATION SOCIOLINGUISTIQUE

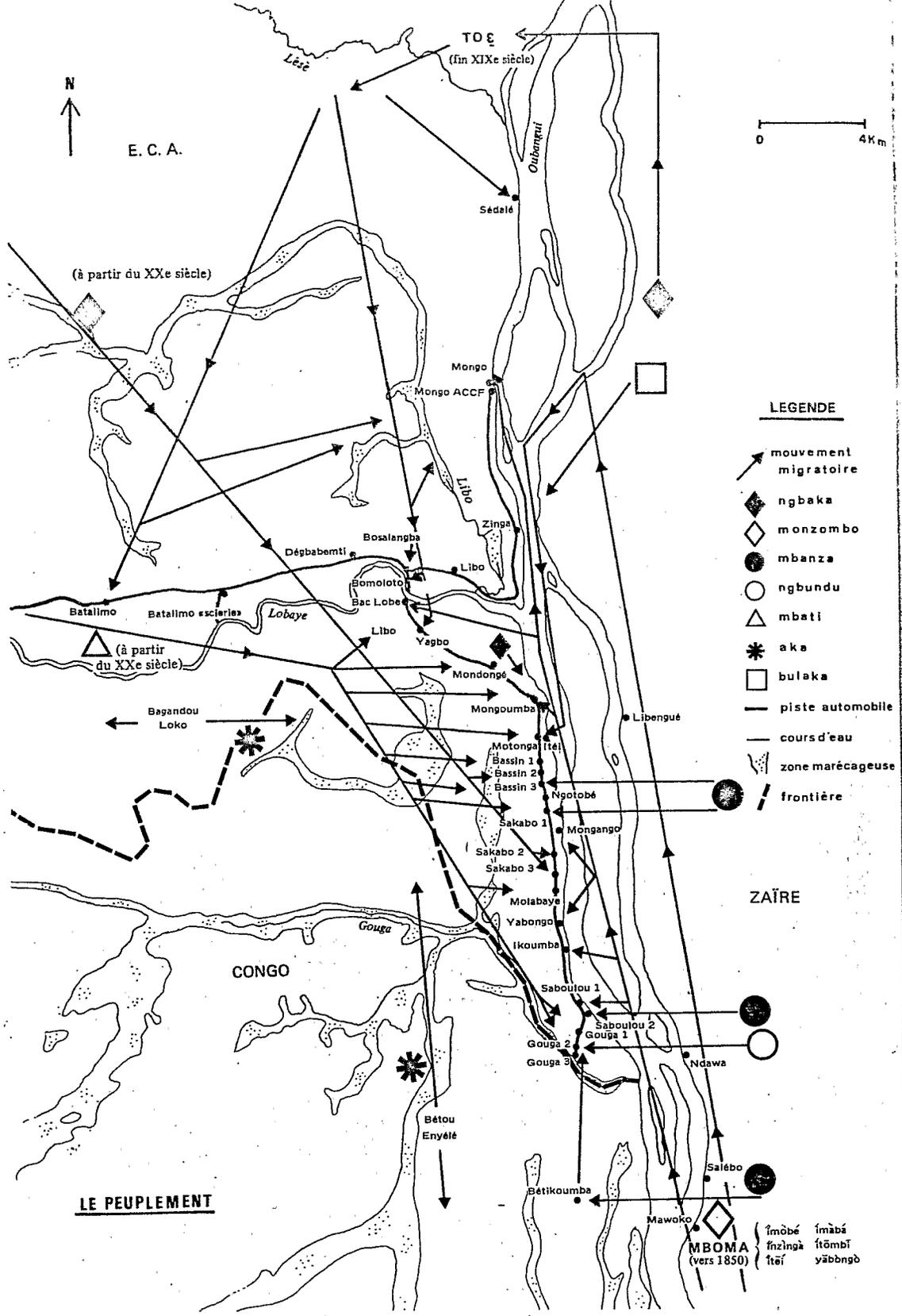
L'approche des problèmes sociolinguistiques dans la sous-préfecture de Mongoumba fait apparaître la nécessité de se référer constamment à l'histoire du peuplement régional car il existe une grande diversité des situations de contacts ainsi que des solutions adoptées pour leur communication par les populations.

##### A. L'HISTOIRE DU PEUPEMENT

La carte "Le Peuplement" indique les grandes directions des migrations qui se sont déroulées aux XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> siècles et ont abouti à la mise en place du peuplement actuel. Celle-ci s'est opérée en plusieurs étapes.

Des vestiges archéologiques attestent d'une occupation très ancienne de la forêt pénétrée le long des cours d'eau par des peuples de langue bantoue. Dans la sous-préfecture de Mongoumba, le site de Batalimo en bordure de la Lobaye est composé de poteries et de matériel lithique<sup>1</sup>. Mais les déplacements, les fixations éventuelles de ces populations durant leur vaste mouvement migratoire vers les savanes du Bas-Congo sont pour l'instant peu connus<sup>2</sup>.

- 
1. Bayle des Hermens, R. de, 1975, Recherches préhistoriques en République Centrafricaine, Paris, Klincksieck
  2. a- David N., "Early bantu expansion in the context of Central African Prehistory : 4000 - 1 B.C." (Colloque international du CNRS : L'expansion bantoue - Viviers, 4 - 18 Avril 1977)
  - b- Phillipson D.W., "L'expansion bantoue en Afrique orientale méridionale : les témoins archéologiques et linguistiques" (idem 2 a)



0 4 Km

**LEGENDE**

- ➔ mouvement migratoire
- ◆ ngbaka
- ◇ monzombo
- mbanza
- ngbundu
- △ mbati
- \* aka
- bulaka
- piste automobile
- cours d'eau
- ▨ zone marécageuse
- - - frontière

**LE PEUPLEMENT**

ZAÏRE

CONGO

(imòbè) imòbè  
 (fnzngà) fnzngà  
 (tòf) tòf  
 (yàbbngò) yàbbngò

Durant la traversée de ces contrées forestières qui leur étaient étrangères, elles entrèrent certainement en contact avec les Pygmées qui leur servirent peut-être de guides et les approvisionnèrent en gibier et autres produits de la forêt.

Pour une période historique beaucoup plus récente, les populations constituant l'actuel peuplement de la région trouvèrent les pygmées Aka sur place, ce qui n'exclut pas la probabilité de longs et étroits rapports antérieurs, certaines effectuant d'ailleurs leur dernière étape migratoire en même temps que quelques bandes pygmées. Les Aka nomadisent sur un territoire occupant le confluent de la Lobaye et de l'Oubangui jusqu'à la Lésé au nord, s'étendant à l'Ouest jusque dans la région de Bagandou et au sud vers la rive gauche du cours inférieur de l'Ibenga (zones de Enyellé et Bétou). Ils étaient sans doute les principaux, parfois les seuls habitants de cet espace peu peuplé jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle et qui l'est encore aujourd'hui excepté à sa lisière forestière. Il semble que des campements bordaient même l'Oubangui dont les rives étaient alors couvertes de forêt dense et sur lequel les piroguiers bobangui convoyaient vers le sud ivoires et esclaves.

Il est difficile de dater précisément les divers moments de l'installation des populations qui occupent actuellement les territoires de la basse Lobaye. Il semble que ce soit à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle ou au début du XIX<sup>e</sup> siècle que s'amorcent ces vagues migratoires parties du Sud-Sud-Est en direction du Nord-Nord-Ouest et canalisées par les voies de pénétration que sont l'Oubangui, la Lobaye et diverses rivières orientées vers l'Ouest-Nord-Ouest (Lésé, Ibenga et ses affluents ...). Des petits groupes ngbaka et mbati originaires des régions aujourd'hui zairoises situées à hauteur d'Impfondo, s'établissent progressivement à l'intérieur des terres (région de Mbaiki). D'abord pacifique, cette colonisation prendra une tournure conflictuelle avec l'arrivée d'un nombre grandissant de migrants. Certains représentants de ces populations de l'intérieur viendront se fixer à proximité de l'Oubangui durant l'époque coloniale.

En ce qui concerne l'occupation de la zone riveraine de l'Oubangui, une longue lignée migratoire partie de la région de Mboma, au Sud, vers 1850, progresse vers le Nord par petites étapes. Remontant le fleuve en pirogue ou se déplaçant par voie terrestre, elle est composée d'abord de lignages ngbaka (ngbaka du fleuve) suivis de lignages monzombo, tous appartenant au même groupe oubanguien.

Les lignages monzombo arrivent dans l'ordre suivant : les imobe (aujourd'hui au Bac Lobe, sur la Lobaye), les inzinga (actuellement à Mongo et qui constituent la position la plus septentrionale des Monzombo), les itei (à Itei). Ces trois groupes sont rejoints par deux autres lignages qui s'implantent à l'emplacement contemporain de Mongoumba : les ingoka (monzombo) et les sébala (ngbaka du fleuve qui adoptent la langue monzombo).

Puis, consécutivement à la conquête coloniale belge sur la rive gauche de l'Oubangui et française sur la rive droite, s'ouvre vers 1900 une nouvelle phase de peuplement. Elle est marquée par l'installation, qui, malgré certains retours partiels et temporaires sur la rive opposée (en particulier dans le cas des villages de Mongango et Yabongo), peut être considérée comme définitive, de lignages monzombo sur la rive française. Etablis sur le bourrelet de berge entre la Lobaye et la Gonga, il s'agit des ikomba (à Ikoumba), des ingando (actuellement à Mongoumba), des Yabongo (à Mongango et Yabongo) et des itombi (à Saboulou). Des contingents mbanza et ngbundu (appartenant au même ensemble oubanguien mais de groupe banda) accompagnent les Monzombo comme esclaves.

Un petit mouvement de population venant de l'intérieur s'opère à la suite de la convention franco-allemande du 4 Novembre 1911 qui confère à l'Allemagne la souveraineté sur la région de Mbaïki, la ligne de partage suivant la Lobaye jusqu'à son confluent avec l'Oubangui (les Allemands seront chassés de Mbaïki en 1914 et la France récupérera officiellement lors du Traité de Versailles du 28 Juin 1919 les territoires qu'elle avait cédé).

- 
1. Thomas J.M.C., 1963, Les Ngbaka de la Lobaye. Le dépeuplement rural chez une population forestière de la République Centrafricaine. Paris, Mouton

Quelques groupes ngbaka et mbati fuient vers la zone de Loko restée sous contrôle français. Des familles gagnent les alentours de Mongoumba promue, le 21 Janvier 1913, "Poste de surveillance". Ces arrivées sont toutefois en nombre très limité, d'autres intervenant beaucoup plus tard et étant le fait des mêmes mbati de Loko en conflit avec leurs voisins ngbaka.

Le peuplement régional reste donc limité aux "gens d'eau" (monzombo, ngbaka du fleuve), l'arrière - pays, essentiellement parcouru par les bandes pygmées, ne connaissant certainement que peu d'implantations de populations de l'intérieur, excepté la venue, souvent temporaire, de chasseurs attirés par ces contrées boisées et giboyeuses.

C'est durant la décennie 1920-1930 qu'interviennent plusieurs facteurs qui transforment la structure géographique du peuplement. Tout d'abord, répondant à des nécessités économiques ainsi qu'à la volonté administrative de mieux contrôler les populations, l'ouverture de la piste carrossable Mbaïki-Mongoumba entraîne le rassemblement sur cet axe, de lignages ngbaka résidant jusque là à l'écart non loin de la Lésè. Il s'agit des bogbobe, yasaka, bobele (qui forment aujourd'hui le village de Batalimo) et bogani (Bosalangba et Bomoloto). A la même date et provenant de la même région, arrivent à Mongo des familles ngbaka qui construisent leur village à côté de celui des monzombo et à l'intérieur des terres.

A la même époque, la rive de l'Oubangui accueille des familles sango à Mongoumba tandis que des bulaka fondent le village de Zinga. Les deux groupes, originaires de la région de Mobaye, sont attirés par les possibilités qu'offrent la pêche et le commerce du poisson dans la Lobaye. Mongoumba connaît un développement de son rôle administratif et politique. Un poste de douane y est installé le 15 Mai 1923, le bureau auxiliaire des P.T.T. devient bureau de plein exercice le 31 Juillet 1924 auquel sera rattaché en 1929 celui de Mbaïki, un emploi de Chef de Poste Administratif y est créé le 10 Août 1928. Marque de la présence française face au colonisateur belge établi sur la rive opposée, Mongoumba devient le port d'évacuation des productions régionales (caoutchouc, palmistes, copal, bois...)

Au noyau monzombo-sango s'adjoignent les familles des travailleurs des compagnies fluviales (notamment yakoma et langbasi qui sont laptots sur les baleinières) et des compagnies concessionnaires (la Compagnie Forestière Sangha-Oubangui en particulier qui recrute des manoeuvres et des coupeurs de bois à proximité d'Itei). Ces employés viennent des régions de l'intérieur et appartiennent à des ethnies oubanguiennes (ngbaka) et bantoues (mbati, ngando) auxquelles s'ajoutent des bofi, ali, gbaya ....

A côté du village de Mongo, naît, avec l'installation de la Compagnie Générale des Transports en Afrique, celui aujourd'hui dénommé Mongo. ACCF (du nom de la nouvelle compagnie fluviale). La majorité de sa population est composée de ngbaka originaires des villages de Bomoloto, Bosalanga, Batalimo, Bobua et surtout Bokanga. Zinga draine toute une population d'ethnies diverses attirée par l'offre d'emplois liée au trafic fluvial et aux difficultés de la navigation à hauteur des affleurements rocheux (déchargement des marchandises, acheminement par rail jusqu'à Mongo ACCF...).

Parallèlement à l'installation dans ces trois centres notables du marché du travail régional, les nouvelles populations s'établissent aussi progressivement le long de la petite piste qui suit la ligne télégraphique Mongoumba-Bétou : quartier Compagnie qui fut rattaché à Mongoumba, Motonga, Bassin, Sakabo, Molabaye, Gouga.

Incités par l'accroissement des activités locales et ayant parfois transité par la colonie belge, des commerçants musulmans d'origine tchadienne (souvent du Salamat) s'implantent à Mongoumba où ils forment un quartier au centre de la ville. En 1922, apparaît aussi un quartier d'Anciens Combattants dont la plupart sont ngbaka. Entre 1941 et 1948, Mongoumba passe de 427 à 1756 habitants.

Bien que dans une moindre mesure par rapport à Bangui ou à certaines exploitations forestières (SABE à Bobangi, SEFI à Mbata...), la zone de Mongoumba constitue donc un point d'attraction. Cette seconde vague de peuplement provenant principalement de l'intérieur et qui suit les premières installations riveraines monzombo et ngbaka, participe de ces mouvements de populations qui comme le constate le chef de Région R. Bouscayrol, "tendent au dépeuplement des villages, à une diminution proportionnelle des cultures vivrières, à l'augmentation du coût de la vie et à la désagrégation progressive de la société

autochtone".1

La fin de la période coloniale et le début de l'ère d'indépendance sont marqués par l'arrivée de forts contingents mbati venus de Mbaïki à la recherche de terres. Libo, sur la route de Zinga, se constitue alors. Mais la plupart des migrants (principalement ngbaka et mbati) viennent rejoindre des parents déjà installés à Mongoumba et dans la zone sud (parfois après une étape intermédiaire dans le centre urbain) où le contact avec les villages monzombo riverains n'est pas aisé. On notera que dans cette dernière zone s'organise une co-résidence mbati (bantou) - mbanza (oubanguien, groupe banda) à Bassin 3, Sakabo 1, Gouga 1 et parfois ngbaka (oubanguien, groupe ngbaka) à Motonga, Bassin 2, Sakabo 3. Ces arrivées sont donc récentes, certaines ne datent pas plus d'une quinzaine d'années. Les points d'installation sont souvent nouveaux; cette frange forestière parcourue par les pygmées et quelque peu visitée par les monzombo (recherche de bois, collecte....) n'avait généralement pas connu jusqu'alors d'établissements humains permanents. Ces migrations de type individuel ou familial viennent renforcer les petites entités ethniques existantes ou en créer de nouvelles. Elles sont souvent le fait de gens qui n'arrivent pas directement de leur terre natale (Mbaïki) mais du Congo-Brazzaville (aujourd'hui R.P. du Congo) où ils avaient émigré. En effet, la zone congolaise a suscité de nombreux déplacements des populations de la Lobaye. Ces dernières ont été attirées par un appel de main d'oeuvre en plusieurs points : le long du tracé du chemin de fer Congo-Océan, Brazzaville mais surtout les régions septentrionales riveraines de l'Oubangui. Dans ces dernières, insuffisamment peuplées pour satisfaire l'offre de travail, les étrangers s'emploient dans les postes des compagnies fluviales, les sociétés concessionnaires (ivoire, caoutchouc, copal, raphia, oléagineux, bois, Elais, caféier....) ou les chefs lieux qui bénéficient d'un certain rayonnement (Bétou, Dongou, Impfondo...). De longues pistes forestières permettent la liaison avec le coeur de la Lobaye. "Un rapport administratif de Dongou, en 1936 estime à 2000 le nombre de personnes venues principalement de la Lobaye (familles comprises).

---

1. R. Bouscayrol "Rapport politique, Lobaye 49", Mbaïki, 25 - 2  
1950, Archives de la Sous-Préfecture de Mongou-  
ba (ECA)

En 1957 un autre rapport estime à 6000 les arrivées qui se sont échelonnées depuis 1910.....à Dongou, plus de 120 étrangers sur 428 adultes de sexe masculin (23%); à Impfondo, 299 sur 865. Dans ce dernier centre, ce sont encore les originaires de RCA qui sont les plus nombreux (197 personnes) suivis par les originaires du Congo ex-Belge (78). "1. C'est dans les cas de retour vers le pays d'origine que certains migrants arrêtent leur remontée dans la région de Mongoumba où ils trouvent attaches ethniques et terres disponibles.

Depuis la décennie 1960, deux faits majeurs peuvent être notés sur le plan de la population.

D'une part, il existe à Mongoumba, chef-lieu de Sous-Préfecture, un ensemble de corps (gendarmerie, garde centrafricaine, police, douane) et de services administratifs (P.T.T., dispensaire, services sous-préfectoraux) qui voient passer des familles d'origines très diverses (gbanzili, linda, yakpa, gbaya, manza...). Cette amplification et diversification des représentations ethniques ne peut certainement qu'être accentuée par l'ouverture sur l'extérieur que connaît la ville avec le démarrage d'un vaste programme de travaux à caractère principalement touristique.

D'autre part, un phénomène tout à fait récent concerne les pygmées qui, encouragés par l'administration, tendent à se rapprocher des villes et villages, et même, pour certains d'entre eux, à se sédentariser le long des routes et pistes. Cette orientation provoque un élargissement considérable des relations économiques avec les "maîtres" villageois.

Dans cette sorte de palette ethnique, les Ngbaka occupent la place la plus importante puisqu'ils représentent 46,07 % du peuplement régional tandis que les Mbatî et les Monzombo n'en constituent respectivement que 12,34% et 11,15% (ces pourcentages approximatifs sont calculés à partir du nombre total de locuteurs, 4788, qui ne correspond qu'à 88,48% du total de population, 5412). Les pygmées Aka représentent 7,22% mais leur présence est largement sous-évaluée étant donné que les enquêtes n'ont touché qu'un nombre limité de campements.

- 
1. P. Vennetier, "Les hommes et leurs activités dans le Nord du Congo-Brazzaville", Cahiers ORSTOM, série Sciences Humaines, vol.II, n°1, 1965

**ETHNO-DEMOGRAPHIE**  
Sous-Préfecture de Mongoumba  
zone sud

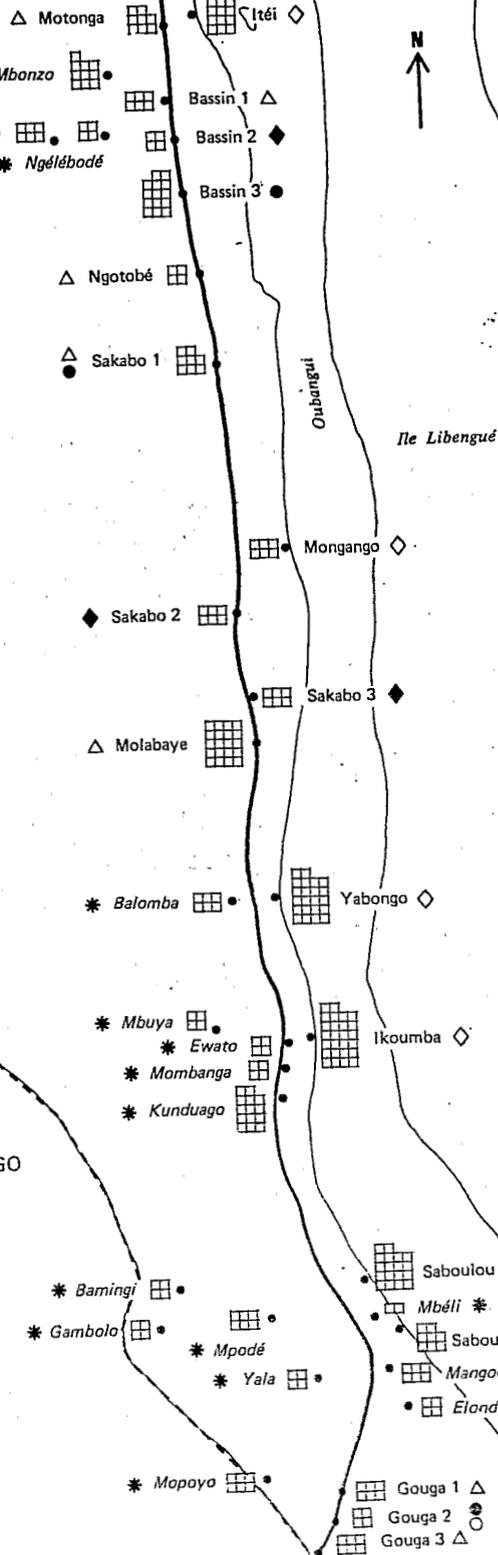
E.C.A.

CONGO

**LEGENDE**

- ▣ 1-10 habitants
- ethnie la plus représentée par localité:
- ◆ ngbaka
- ◇ monzombo
- mbanza
- ngbundu
- △ mbati
- \* aka
- piste automobile
- cours d'eau
- - - frontière

0 — 1km



La représentation des autres ethnies originaires de l'environnement géographique de la sous-préfecture est beaucoup plus faible : Kpala (0,75%), Mbanza (2,90%), Ngbandu (1,52%), Ngando (0,91%), Ngombe (0,62%).

Il en est de même pour les populations provenant de régions généralement plus éloignées : Gbanzili (0,31%), Bulaka (1,12%), Ngondi (0,18%), Sango (3,61%), Yakoma (1,31%), Ngbandi (0,16%), Linda (2,25%), Yakpa (0,43%), Langbasi (0,73%), Ngbugbu (0,54%), Mando-Togbo (0,22%), Nzakara (0,08%), Bakota (0,08%), Gbaya (1,69%), Gbanu (0,48%), Bofi (0,25%), Ali (0,39%), Manza (0,48%), Ngbaka-Mitonagende (0,16%), Hausa (0,04%), Tchadiens musulmans (1,44%). Ces derniers, pour lesquels on mentionne l'identité religieuse car il s'agit d'un critère agissant nettement dans les rapports sociaux, tiennent de nombreuses boutiques à Batalimo "scierie" qui n'a pu faire l'objet d'investigations.

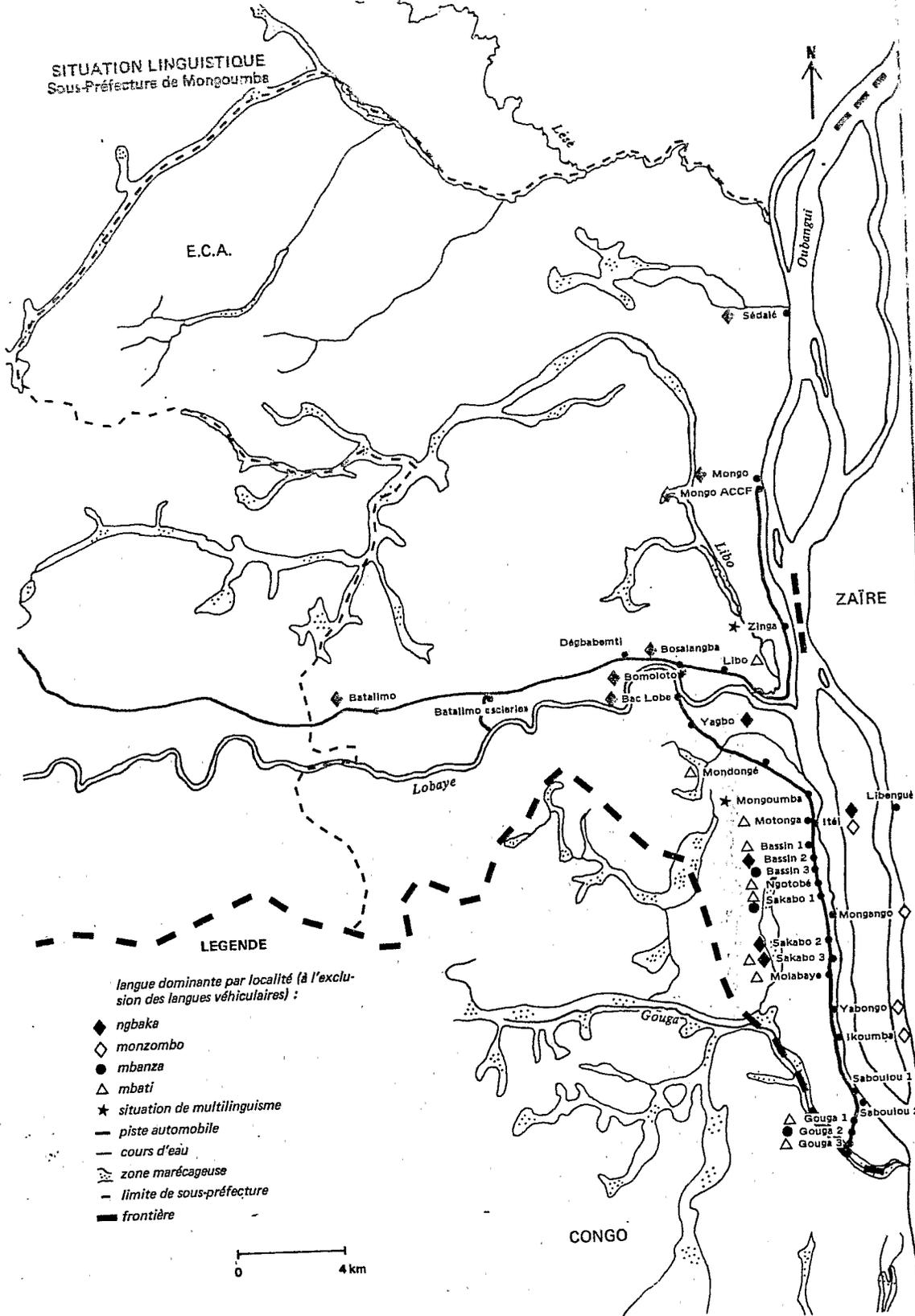
Si l'on examine les aires de diffusion des langues de ces dernières populations, on observe qu'elles sont généralement très ponctuelles et correspondent aux localités dont les activités passées ou actuelles ont constitué des pôles d'attraction. Les pourcentages présentés renvoient à l'ensemble des locuteurs, excepté pour le sango (dans sa forme et sa fonction vernaculaire) où il s'agit uniquement des locuteurs 1ère langue (des informations manquant pour la ville de Mongoumba). Mongo ACCF, Zinga et Mongoumba regroupent la quasi-totalité de ces locuteurs :

		Mongo ACCF	)	
gbanzili	:	Zinga	)	84,73% des locuteurs
		Mongoumba	)	
			)	
		Zinga	)	
bulaka	:	Mongoumba	)	87,30% -"- -"
			)	
		Zinga	)	
sango	:	Mongoumba	)	97,68% -"- -"
			)	
		Mongo ACCF	)	
yakoma	:	Zinga	)	94,98% -"- -"
		Mongoumba	)	
			)	

ngbandi :	Zinga )	100%	des locuteurs
	Mongoumba )		
linda :	Mongo ACCF )	89,11%	"- "
	Zinga )		
	Mongoumba )		
yakpa :	Zinga )	100%	"- "
	Mongoumba )		
langbasi :	Mongo ACCF )	100%	"- "
	Zinga )		
	Mongoumba )		
ngbugbu :	Mongo ACCF )	98,71%	"- "
	Zinga )		
	Mongoumba )		
gbaya :	Mongo ACCF )	93,61%	"- "
	Zinga )		
	Mongoumba )		
gbanu :	Zinga )	100%	"- "
	Mongoumba )		
manza :	Zinga )	94,28%	"- "
	Mongoumba )		

Les diverses phases de peuplement de la sous-préfecture de Mongoumba ont produit une situation sociolinguistique originale. La région constitue un cas particulièrement remarquable de pluri-ethnisme et donc de contacts linguistiques multiples entre oubanguiens, et entre bantous et oubanguiens. Les solutions adoptées pour la communication entre groupes d'origines diverses, aux activités économiques et de statuts sociaux différents, peuvent être regroupées en plusieurs ensembles.

SITUATION LINGUISTIQUE  
Sous-Préfecture de Mongoumba



LEGENDE

langue dominante par localité (à l'exclusion des langues véhiculaires) :

- ◆ ngbaka
- ◇ monzombo
- mbanza
- △ mbati
- ★ situation de multilinguisme
- piste automobile
- cours d'eau
- ☼ zone marécageuse
- - - limite de sous-préfecture
- ▬ frontière

0 4 km

Ces études de cas concerneront les parlers les plus usités (à l'exception du sango véhiculaire) ou du moins ceux des ethnies dont la mise en contact constitue la trame des rapports socio-économiques et politiques régionaux. Il s'agit des langues suivantes :

ngbaka, parlé par	60,50%	des locuteurs		
monzombo, -" -"	21,36%	-" -"	-" -"	-" -"
kpala, -" -"	4,36%	-" -"	-" -"	-" -"
mbanza, -" -"	5,84%	-" -"	-" -"	-" -"
ngbundu, -" -"	3,27%	-" -"	-" -"	-" -"
mbati, -" -"	16,41%	-" -"	-" -"	-" -"
ngando, -" -"	1,83%	-" -"	-" -"	-" -"
ngombé, -" -"	1,60%	-" -"	-" -"	-" -"
aka, -" -"	8,68%	-" -"	-" -"	-" -"

## B. LES CONTACTS LINGUISTIQUES

### 1. Entre groupes oubanguiens

#### 1.1. monzombo - ngbaka

Parmi les 60,50% des locuteurs répertoriés dans l'enquête et qui parlent ngbaka, la majorité connaissent le ngbaka - ma' bo, c'est à dire la langue des ngbaka de l'intérieur forestier.

Toutefois, dans les villages monzombo, il s'agit surtout du ngbaka-bale et du ngbaka-mawo, parlers des ngbaka du fleuve et principalement répandus en territoire zaïrois.

En effet, Monzombo et Ngbaka-Mabo n'entretiennent pas de rapports fréquents et étroits; ils se comprennent mutuellement mais ne parlent pas la langue du voisin. Avec les Ngbaka du fleuve, au contraire, les Monzombo sont liés par des relations qui se situent à des niveaux divers, personnel, familial et lignager. Ces liens reposent en particulier sur des alliances matrimoniales, les femmes des villages monzombo centrafricains étant souvent originaires de villages ngbaka centrafricains mais surtout zaïrois. Cette orientation des mariages entraîne des échanges quotidiens entre les deux rives de l'Oubangui et un processus de fusion ethno-linguistique entre les lignages concernés. Ceux-ci s'expriment aussi bien en monzombo qu'en ngbaka.

IRE

Libengué  
Sango  
Bongo  
Mbam  
Boulou 1  
Boulou 2

Les représentations graphiques de l'état linguistique des villages monzombo d'Ikoumba et d'Itei illustrent cette diffusion du ngbaka <sup>1</sup>. A Koumba, 90,16% des locuteurs parlent le monzombo et 49,18% le ngbaka tandis qu'à Iteti l'audience de cette dernière langue est encore plus large puisque 87,30% des locuteurs la parlent, ce qui équivaut presque au degré d'implantation du monzombo (98,41% des locuteurs).

Nous avons vu aussi, à propos des possibles discordances entre les notions d'ethnie et de première langue, que les villageois de Mongo et de Bac Lobe, monzombo à l'origine, utilisent aujourd'hui, sans pour autant avoir oublié leur langue première, le ngbaka-bale comme langue quotidienne et y ont recours pour l'éducation de leurs enfants. A Mongo, 99% des locuteurs connaissent le ngbaka; au Bac Lobe, 85% (ce chiffre renvoyant au nombre total de locuteurs dans lequel sont compris des gens étrangers à la région et n'appartenant pas à la population traditionnelle du village comme des gbanzili employés au bac permettant le franchissement de la Lobaye).

#### 1.2. monzombo - kpala

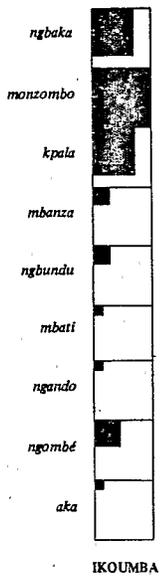
Le kpala, parlé par un groupe ethnique de la région de Libengé au Zaïre, est un dialecte ngbaka. Des femmes kpala sont épousées par des monzombo. Elles parlent la langue de leurs maris qui connaissent également celle de leurs épouses. Certains vieux monzombo disent parler le kpala dont la diffusion, liée à l'étendue des rapports entre communautés, varie d'un village monzombo à un autre. Il est particulièrement répandu à Koumba et Saboulou 1 où plus de 44% des locuteurs le parlent (pour respectivement 5,73% et 1,28% de locuteurs d'origine kpala).

#### 1.3. monzombo - mbanza / ngbundu

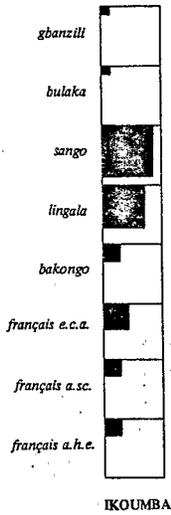
Les Monzombo et Ngbaka du fleuve ont entretenu des relations passées très hostiles (guerre et esclavage) avec ces deux sous-groupes banda originaires de la région de Libengé (Zaïre.).

---

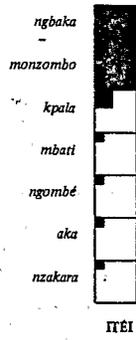
1. Ces documents reprennent le principe de la carte de démographie-linguistique. Mais chaque langue est ici présentée par rapport à l'ensemble des locuteurs. Un carré de référence de 2mm de côté correspond à 1-5 locuteurs puis la progression est chaque fois de 2mm pour 5-15 locuteurs, 15-30, 30-50, 50-75, 75-100, 100-150, 150-200, 200-250 ...



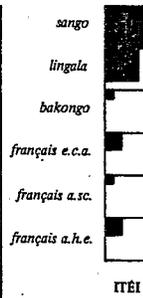
IKOUMBA



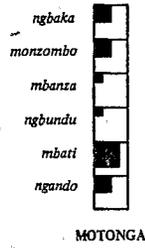
IKOUMBA



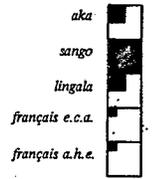
ITÉI



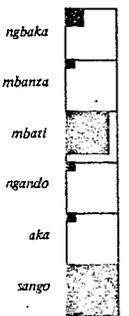
ITÉI



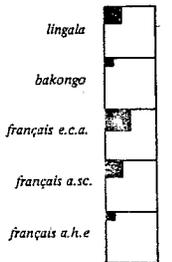
MOTONGA



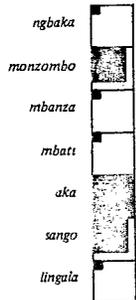
MOTONGA



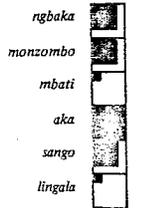
MOLABAYE



MOLABAYE



Cpt KUNDUAGO



Cpt MBONZO



Cpt ELONDO

L'installation de ces derniers en territoire centrafricain est généralement récente. Certains sont venus il y a une dizaine d'années de Betikoumba (R.P. Congo) où ils s'étaient regroupés en village lors de leur émancipation en 1916. D'autres, dont les implantations sont encore plus récentes, sont arrivés directement du Zaïre. Leurs établissements, parfois isolés (Saboulou 2, Gouga2), ne donnent jamais lieu à une co-résidence avec leurs anciens maîtres mais avec des étrangers bantous, en l'occurrence les mbati (Bassin 3, Sakabo 1, Gouga 1) avec lesquels n'existe aucune inter-compréhension des langues vernaculaires.

Les relations actuelles avec les Monzombo ne conduisent pas, sauf cas exceptionnels, à des alliances matrimoniales. Dans leurs rapports d'échanges, les hommes mbanza parlent le monzombo tandis que les Monzombo disent comprendre le mbanza et le ngbundu sans toutefois les parler.

## 2. Entre groupes oubanguiens et bantous

### 2.1. monzombo - mbati

Le contact monzombo-mbati représente un cas intéressant d'exclusion linguistique. Les Monzombo ne parlent pas le mbati, la réciproque étant également vraie. En dépit de ces entités nettement cloisonnées, les relations d'échanges entre villageois monzombo pêcheurs / producteurs d'alcool de maïs et villageois mbati chasseurs/ collecteurs de vin de palme vont toutefois aujourd'hui se développant, les relations matrimoniales étant cependant pratiquement inexistantes.

L'arrivée des familles mbati, entre 1925 et 1955 environ, à quelques centaines de mètres des villages monzombo, le long de la piste Monzomba-Gouga, a provoqué une concurrence pour la jouissance des terres en vue de leur mise en culture (cultures vivrières puis, plus tard, commerciales) et des cours d'eau de forêt. Cette situation a engendré des rapports conflictuels entre les deux communautés.

L'opposition semble d'ailleurs davantage marquée dans l'extrême-sud de la région, au niveau d'Ikoumba/Yabongo-Molabaye par, exemple, qu'au Nord au niveau de Motonga notamment où l'utilisation du monzombo (10 locuteurs) dépasse les limites de la population monzombo enregistrée dans la localité (cf. représentations cartographiques).

La quasi-totalité des locuteurs des deux ensembles de villages connaît le sango véhiculaire et l'utilise dans leurs rapports commerciaux ou pour le règlement des éventuels différends. La langue véhiculaire apparaît comme un terrain neutre, un atout contribuant à dépasser un état traditionnellement conflictuel et dont l'intensité va dès lors s'amenuisant. Dans deux cas, enregistrés à Molabaye, le sango devient première langue pour des enfants de famille mbati.

#### 2.2. monzombo - ngando

La situation est sensiblement la même qu'en ce qui concerne le contact monzombo-mbati. Les ethnies mbati et ngando partagent d'ailleurs le même habitat dans la région (quartier Compagnie à Mongoumba, Libo, Motonga, Sakabo J, Molabaye). Cependant, l'usage du ngando par les villageois mbati, dans les relations entre ces deux groupes, n'est pas attesté. Les Mbati étant, de loin, les plus nombreux, c'est leur langue qui a le statut de langue de communication et le sango véhiculaire a moins d'utilité que dans le cas d'un contact oubangui-oubangui.

#### 2.3. monzombo - ngombe

Les rapports entre l'ethnie monzombo et l'ethnie ngombe qui réside au Zaïre, se situent au niveau matrimonial. Les villages monzombo du Sud de la sous-préfecture comptent plusieurs femmes d'origine ngombe. Celles-ci parlent le monzombo au village. Au niveau ethnique, les contacts font intervenir une autre langue véhiculaire, en usage au Zaïre et au Congo, le lingala. On notera que les populations de cette zone sud de l'E.C.A., qui ont toutes séjourné au XVIIIème et XIXème siècle dans les régions du Bas-Oubangui et ont entretenu des relations commerciales avec les Bobangui, de langue mangala (ou lingala), connaissaient le lingala avant de pratiquer le sango.

### 3. Entre pygmées Aka et ethnies voisines

La communication entre les pygmées aka et les ethnies oubanguiennes et bantoues avec lesquelles ils sont en contact présente des caractères originaux et révèle un phénomène semble-t-il récurrent aux relations des pygmées d'Afrique Centrale en général avec les autres populations.

Bien que les Aka possèdent une langue spécifique de type bantou, les rapports avec leurs voisins privilégient les parlers de ces derniers. Cette situation pour la communication inter-ethnique participe d'un état d'infériorité, de domination que vivent les pygmées à l'égard de leurs "maîtres" villageois. Cette prépondérance de l'environnement linguistique, qui n'est donc qu'un élément d'un phénomène de pression beaucoup plus vaste, ressort d'ailleurs du lexique aka qui est truffé de termes appartenant aux langues de contact. Le clivage dans l'utilisation des parlers est manifeste tout au long du quotidien. Il agit au coeur même de la vie sociale dans l'appellation des individus par exemple. Un enfant pygmée qui a déjà reçu de ses parents un nom aka se voit fréquemment donner, par le "maître" de sa famille, un nouveau nom tiré de la langue de ce dernier. Cette seconde appellation est celle habituellement utilisée dans les rapports entre les deux communautés, la première, plutôt réservée à la vie au campement, étant parfois ignorée du villageois. Ainsi, dans une aire culturelle où la relation historique est extrêmement limitée, l'étude des langues pygmées contribue à la connaissance, du moins en avançant des bases pour la formulation d'hypothèses, de la genèse des contacts entre pygmées et autres populations. Si les Aka sont aujourd'hui en relation avec des peuples bantous mais aussi oubanguiens, l'originalité de leur parler, qui n'a pu s'établir qu'après une longue évolution à partir de la langue source, atteste l'ancienneté de leur voisinage avec des ethnies bantoues comme les ngando et les mbati. Au contraire, les Baka du Sud-Est Cameroun, actuellement isolés des populations ngbaka et monzombo, possèdent un parler oubanguien proche parent de ceux des ngbaka, monzombo et gbanzili, ce qui laisse présumer un passé de longs et étroits rapports avec ces derniers.

Si l'analyse de la langue éclaire l'histoire ancienne et contemporaine des groupes pygmées, celle du répertoire linguistique de chaque campement reflète l'orientation de ses associations récentes ou actuelles avec les populations limitrophes.

Dans la sous-préfecture de Mongoumba (il est ici possible de généraliser à partir du corpus disponible), les langues étrangères (à l'exception des véhiculaires) inventoriées dans les campements sont : le ngbaka, le monzombo, le mbati et d'une manière beaucoup plus limitée le mbanza et le ngando.

24,92% des locuteurs pygmées parlent le ngbaka, 58,76% le monzombo, 4,30% le mbati, moins de 1% le mbanza et le ngando.

Cette ventilation globale est spécifique à la zone sud de la sous-préfecture où prévalent les relations aka-monzombo. 58,90% des locuteurs connaissant le ngbaka appartiennent d'ailleurs à 3 campements (Mbonzo, Ngoloda, Ngélébodé) représentant seulement 24,92% de l'ensemble des locuteurs. Dans le reste du territoire, principalement constitué par l'arrière-pays, le monzombo perd sa prépondérance au profit du ngbaka et dans une moindre mesure du mbati. Cette distribution des parlers varie selon les campements. Elle est fonction des contacts passés ou en cours entre ceux-ci et les autres populations. Trois exemples définissent l'éventail des situations locales (cf. représentations graphiques pour les deux derniers) :

- campement Mopoyo : originaires de la région de Loko où ils ont gardé des attaches familiales et nomadisant depuis peu d'années à proximité de la Gouga, ses membres connaissent davantage le ngbaka (45,45%), langue de leurs "maîtres" traditionnels, que le monzombo (9%).

- campement Mbonzo : on observe ici un état intermédiaire où l'ancienneté du départ de Loko et de la venue dans la région de Mongoumba équilibre le "poids" respectif du monzombo et du ngbaka dont le maintien est favorisé par des contacts suivis avec la zone de provenance. Les deux langues sont parlées par environ 51% des locuteurs.

- campement Kunduago : traditionnellement associé aux monzombo et présentant des axes de migration orientés vers le Congo (Bétou, Enyellé), il possède 86,63% de locuteurs parlant le monzombo contre 1,8% connaissant le ngbaka.

Face à cette large diffusion d'un nombre chaque fois très limité de langues au sein des campements, la connaissance et l'usage de l'aka par les villageois sont extrêmement faibles. 1,46% seulement des locuteurs non-pygmées parlent l'aka.

Cette situation connaît cependant quelques variations induites par des facteurs linguistiques et sociologiques, voire idéologiques, spécifiques à chacune des ethnies considérées.

Ainsi, les Ngando qui ont une langue apparemment la plus proche de l'aka, une économie forestière très semblable traditionnellement à celle des pygmées, une organisation socio-politique insérant largement ces derniers et qui sont, sur le plan historique, le groupe le plus anciennement implanté dans la région après les Aka, connaissent le parler de ces derniers. Au contraire, les Monzombo, de langue oubanguienne, gens du fleuve et plus tardivement arrivés dans le pays ne parlent pas l'aka. Ils ont établi sur les campements avec lesquels ils sont en relation un système aboutissant aujourd'hui à un état d'exploitation comparable à une forme de servage. Des rapports économiquement étroits mais culturellement distants. Entre ces deux situations extrêmes, les Mbatî et les Ngbaka, eux aussi tournés, comme les Ngando, vers la forêt mais socialement moins proches des pygmées, comprennent parfois l'aka mais ne le parlent guère. On notera que c'est dans le village de Motonga, à dominante mbatî, ngbaka et ngando, que l'aka connaît un rayonnement exceptionnel pour la région (33,33% des locuteurs).

#### 4. Les langues véhiculaires

Trois langues à fonction véhiculaire sont représentées dans la sous-préfecture de Mongoumba.

Le sango, issu des vernaculaires ngbandi-yakoma-sango, est de loin le plus répandu puisque 92% des locuteurs l'utilisent.

Le lingala, qui résulte de la pidginisation du parler de l'ethnie ngala riveraine du Moyen-Congo, est connu de 30,58% des locuteurs.

Le bakongo, dont l'appellation locale ne recouvre pas, semble-t-il, des parlars du groupe kongo (le kikongo et le ladi par exemple) mais plutôt le monokutuba, pidgin kongo essentiellement diffus le long de l'axe Brazzaville-Dolisie (R.P. Congo). Il n'est parlé que par 4,11% des locuteurs.

#### 4.1. Le sango

Langue nationale de l'E.C.A. depuis 1964, le sango enregistre aujourd'hui une forte expansion. Support de la presse écrite et radiodiffusée, de plusieurs formes d'expression des missions protestantes et catholiques (publications, offices religieux...), largement répandu en milieu scolaire (bien que la langue de scolarisation soit le français), il trouve en zone urbanisée un terrain particulièrement propice pour sa rapide diffusion.

A Mongoumba, qui connaît un brassage de populations dû à l'installation temporaire de familles d'origines ethniques très diverses et dont les déplacements sont dûs aux affectations administratives de leurs responsables, le sango revêt le caractère de langue de groupe, en dehors de toute référence ethnique. Son emploi comme moyen d'expression privilégié, parfois unique, constitue l'un des traits distinctifs de ces catégories socio-professionnelles d'employés et de fonctionnaires. Le sango, qui devient souvent première langue pour les enfants, possède des fonctions qui débordent celles d'un simple pidgin de contact.

Conjointement à cet élargissement du champ fonctionnel, son acquisition, en tant que simple véhiculaire favorisant la communication inter-ethnique, se généralise au sein de l'ensemble des populations de l'agglomération sous-préfectorale mais aussi de localités comme Mongo ACCF et surtout Zinga dont le caractère déjà ancien de pôle d'attraction a provoqué une situation de multilinguisme nettement marquée. La tendance à instituer le sango comme première langue au détriment des parlers vernaculaires apparaît d'ailleurs parmi les populations appartenant encore au cadre de production traditionnel (agriculteurs, pêcheurs...).

Ailleurs dans les localités totalement rurales, le sango a déjà connu une forte progression puisque, généralement, 80 à 95% des locuteurs le connaissent. L'enregistrement d'un taux d'utilisation élevé par rapport à ceux habituellement notés en milieu rural où la diffusion du sango s'opère plus lentement, est sans doute lié au désir des enquêtés d'affirmer leur connaissance d'une langue connotée de prestige car offrant des possibilités de promotion et d'accès à un champ de communication et donc de relations sociales beaucoup plus vaste.

S'il y a certainement surévaluation des faits, le sango trouve néanmoins dans cette région linguistiquement hétérogène un terrain extrêmement favorable à son expansion.

Parfois utilisé comme première langue pour l'éducation des enfants nés de parents d'ethnies différentes, il facilite la communication inter-ethnique en déplaçant, dans certains cas, par sa neutralité, le lieu du discours, contribuant ainsi à dépasser la forme des rapports inter-ethniques traditionnels (entre mbati et monzombo notamment).

Dans certaines localités monzombo et mbanza dont la vie sociale et économique est largement tournée vers les villages zaïrois et congolais riverains de l'Oubangui (auxquels elles sont d'ailleurs historiquement liées), le sango paraît connaître une implantation un peu plus limitée, le lingala ayant par contre une audience plus importante que dans la plupart des autres localités. Il en serait ainsi pour Ikoumba et Saboulou 2 où respectivement 68,85% et 70,96% des locuteurs parlent le sango.

Le gonflement de la réalité mentionné pour les matériaux précédents concerne aussi les résultats portant sur les campements pygmées. Pour des raisons présentant certaines caractéristiques spécifiques, la connaissance du sango tend à y être valorisée. De plus, ce savoir, lorsqu'il est affirmé, reste encore habituellement sommaire. Diffusé depuis peu de temps, le sango est mal connu, souvent plus compris que parlé. Sa progression paraît surtout prendre la forme d'une insertion de séquences en sango dans le discours tenu dans la langue du "maître" villageois ou en aka. Davantage introduit chez les jeunes et, semble-t-il, chez la population adulte masculine que féminine, le sango, malgré sa valorisation dont l'impact oblige à pondérer les résultats obtenus, présente des taux de diffusion inférieurs à ceux enregistrés au sein des autres ethnies. Selon les campements, 55 à 70% des locuteurs prétendent le parler. Ces chiffres, quoiqu'amplifiant la réalité, reflète la vision qu'ont les pygmées du sango et la tendance naissante à des modifications de leur répertoire linguistique liées aux transformations actuelles de leur condition sociale, économique et politique. L'acquisition du sango symbolise et favorise l'accès des pygmées au monde extérieur, à la communauté nationale qui se présente comme dispensatrice de la culture et des valeurs humaines face à leur univers à demi-sauvage.

L'amorce de ce processus, encouragée par les responsables politiques, contribue à une fixation des campements au voisinage des pistes accentuant ainsi leur dépendance à l'égard des villages. Toutefois, dans cette voie ouverte à la perte de leur identité culturelle, certains campements tentent désormais de desserrer l'étreinte villageoise en modifiant leurs activités de production (passage à l'agriculture pour leur propre compte) et en court-circuitant, pour ceux qui sont les plus proches de Mongoumba, le maillon des "maîtres" villageois jusqu'alors inévitable pour l'obtention de divers produits. Bien que leur dépendance soit encore étroite et que le numéraire permettant les achats soit fourni par les villageois en compensation de prestations de travail, certains pygmées commencent à acquérir directement chez les boutiquiers, tabac, sel, savon, vêtements usagés, la distribution des lames de fer semblant encore contrôlée par les villageois. La diffusion du sango, dont on peut penser qu'elle s'effectuera au détriment des parlars vernaculaires des "maîtres", constitue donc l'un des facteurs de cette émancipation à l'égard de la sphère villageoise traditionnelle.

#### 4.2. Le lingala

"Langue du fleuve", il est répandu au Zaïre et "de Brazzaville à la frontière avec la République Centrafricaine le long du Congo et de l'Oubangui ainsi que de leurs affluents, mais aussi de part et d'autre de l'axe routier Brazzaville-Ouessou-Souanké et de ses ramifications vers le Plateau Koukouya (Lékana), Ewo, Kellé" (1).

Sa diffusion relativement importante dans la sous-préfecture s'explique par l'ancienneté des liens sociaux et économiques de cette région avec la zone congolaise, liens enracinés dans la nature même du peuplement.

---

1. Jacquot A., "Les langues du Congo-Brazzaville. Inventaire et classification", Cahiers ORSTOM, série Sciences Humaines, vol. 3, n°4, 1971

Connu des nombreux individus ayant voyagé ou temporairement migré vers le Sud, le lingala est particulièrement implanté dans les villages monzombo et mbanza ainsi que dans les localités à forte représentation mbanza et parfois ngbundu. On a déjà noté que ces populations, qui ont séjourné au XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècle en aval de leur point d'installation actuel (l'arrivée de certaines familles étant même extrêmement récente), connurent le lingala avant de pratiquer le sango.

A Itéi, 66,66% des locuteurs le parlent, 73% à Bassin 3,51,72% à Sakabo 1,55% à Mongango, 53% à Gouga 2, le taux de connaissance du lingala approchant celui du sango à Ikoumba (62,29%-68,85%), Saboulou 1 (74,35% - 82%) et Saboulou 2 (67,74% - 70,96%). Le rayonnement du lingala est, par contre, beaucoup plus faible au sein de certains groupes ngbaka et mbati originaires ou localisés dans l'arrière-pays et n'ayant guère entretenu, au cours des dernières décennies, de contacts avec les régions méridionales (Mondonge : 22,22%, Ngotobe : 7,14%, Molabaye : 12,64%, Bosalangba : 13,13%, Bomoloto : 11,66%).

A l'identité du sango qui, d'après Jacquot, ne jouerait pas de rôle dans les relations inter-ethniques au Nord-Congo, le lingala ne semble pas concurrencer le sango pour la communication inter-ethnique dans la sous-préfecture de Mongoumba.

La diffusion du lingala chez les pygmées varie selon les campements, en fonction de leurs aires de nomadisation et de l'orientation de leurs échanges avec les autres populations. Absent dans certains campements traditionnellement attachés aux lignages ngbaka et mbati de l'intérieur de la Lobaye, le lingala est par contre représenté au sein de campements dont la plupart des membres, liés aux ethnies riveraines de l'Oubangui, appartiennent à des bandes parcourant principalement la région de Bétou-Enyellé et avec lesquelles ils sont en contact permanent. Au campement de Nbuya, 30,76% des locuteurs parlent le lingala, 50% chez Ewato tandis que chez Mbeli le lingala bénéficie d'une audience équivalente à celle du sango (75% - 75%) pour devenir dominant chez Elondo (47% - 41%; cf. représentation graphique). Il est probable que la surévaluation de la réalité observable pour le sango soit plus limitée dans le cas du lingala, langue bantoue d'accès plus aisé pour les Aka et dont les potentialités fonctionnelles ne s'identifient certainement pas à celles qui caractérisent actuellement le sango.

#### 4.3. Le bakongo

A la différence du sango et du lingala qui interviennent depuis longtemps dans les relations entre peuples régionaux, le bakongo occupe une place totalement marginale.

Plus compris que parlé, souvent objet de simples réminiscences, il n'est connu que des individus s'étant rendu dans la zone Brazzaville-Dolisie à la suite de déplacements ne relevant pas de leur initiative personnelle (militaires) ou pour rechercher du travail (construction du chemin de fer Congo-Océan; développement économique de Brazzaville, capitale de l'Union Française).

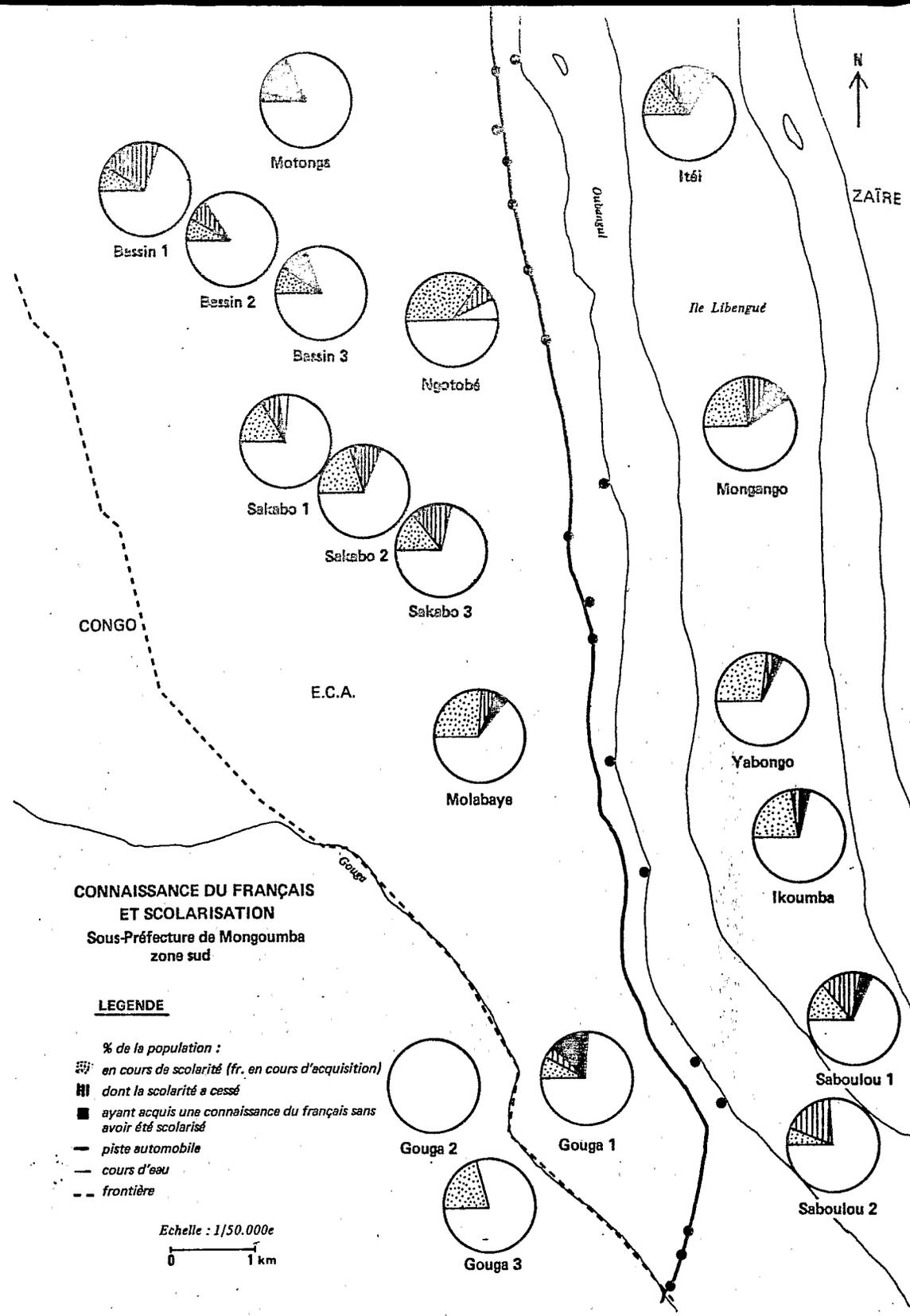
#### 5. Connaissance du français et scolarisation

La connaissance du français repose sur deux modalités d'acquisition : acquisition extra-scolaire ou au contraire par voie de scolarisation.

##### 5.1. Acquisition extra-scolaire

Dans la sous-préfecture de Mongoumba, cette forme d'apprentissage se rencontre essentiellement parmi la population masculine adulte et surtout âgée. Elle date de l'époque coloniale durant laquelle des hommes apprirent le français au contact de leurs employeurs, qu'il s'agisse de sociétés privées ou de services administratifs. Au nombre de 200, leur représentativité au sein de l'ensemble de la population est faible mais leur place parmi les locuteurs connaissant le français est encore appréciable dans certains villages. Il en est ainsi, pour la zone sud, à Motonga, Itei, Bassin 3, Mongango et Gouga 1 (cf. carte "Connaissance du français et scolarisation"). Plusieurs d'entre eux sont d'Anciens Combattants ayant servi dans l'armée française; Mongoumba en comptait 59 dans les années 1950. Entouré de prestige, le français intervient principalement dans les rapports avec l'administration et les missions religieuses; dans le cas des Anciens Combattants, sa connaissance contribue à la valorisation et au respect de leur statut.

Ayant une fonction surtout parlée, le français est écrit dans le cadre des correspondances avec l'administration, le locuteur se chargeant d'ailleurs de la rédaction des lettres réclamées par son voisinage. Mal maîtrisé, son style est proche de celui du français parlé.



L'usage du français se rencontre aussi parmi des gens n'en possédant aucune connaissance si ce n'est sous la forme d'injures dont certaines caractérisaient les rapports entre patrons et employés à l'époque coloniale ("bande de cons", "sauvage", "voyou", "vagabond" ....), phénomène également rapporté par P. Roulon .

## 5.2. Acquisition scolaire

Au sein de la population adulte, quelques individus ont autrefois appris le français en bénéficiant de l'enseignement dispensé par les missions religieuses. Ils constituent des cas exceptionnels, la quasi-totalité des adultes connaissant le français étant des employés de la Fonction Publique. Langue officielle d'administration, le français possède néanmoins un mode d'actualisation reposant sur des situations caractéristiques. En recourant à son emploi, les interlocuteurs, qu'ils soient ou non dans un rapport de dépendance hiérarchique, s'affirment mutuellement en tant que membres d'une catégorie sociale spécifique tout en signifiant à d'éventuels témoins cette appartenance élitiste. Commencée en français, la conversation se poursuit habituellement en sango avec l'insertion de séquences plus ou moins fréquentes en français.

Chez les jeunes et les adolescents, la diffusion du français est intimement liée à l'état actuel de la scolarisation. D'une manière générale, la fréquentation de l'école progresse ; si l'on consulte la carte concernant la zone sud de la sous-préfecture, on constate le volume plus important d'individus en cours de scolarité que d'individus dont la scolarité a cessé. Cette différence ne tient pas à des déplacements personnels, à l'abandon de la région, par exemple, par ceux qui ont déjà quitté l'école. D'ailleurs, le nombre des enfants originaires des villages étudiés et dont la scolarité est en cours, est sous-estimé. Plusieurs d'entre eux résident en effet chez des parents installés hors de la sous-préfecture. Ceci est particulièrement vrai pour les Monzombo dont les familles sont disséminées de Bangui à Brazzaville. En outre la plupart des jeunes inscrits dans le secondaire n'ont pas été enregistrés ; étant donné l'absence de C.E.G. et de lycées dans la région, ils sont partis poursuivre leurs études à Mbaïki ou à Bangui.

---

1. Roulon P., Le sango et le français en République Centrafricaine, Bulletin du Centre d'Etudes des Plurilinguismes, 1976, n°3,9-12.

Le développement de la scolarisation se traduit par le recul de la disparité initiale entre population masculine et féminine. Jusqu'à présent faiblement scolarisées, les filles fournissent désormais autant d'effectifs que les garçons.

Le peu de différence observée entre le potentiel d'enfants en âge d'être scolarisés et le nombre de ceux qui le sont effectivement appelle toutefois quelques remarques :

- fixé à 6 ans, l'âge de la scolarisation connaît en réalité des variations liées à la localisation de la résidence par rapport à l'emplacement de l'école. Dans la zone sud de la sous-préfecture où l'enseignement est dispensé à Mongoumba et Ikoumba, l'âge de scolarisation effectif est habituellement plus élevé dans les villages distants de ces deux localités.

- de même, l'absentéisme, important en règle générale, est davantage marqué chez les écoliers venant de villages éloignés.

L'irrégularité dans l'assistance aux cours caractérise le début de scolarisation à Ikoumba de quelques enfants pygmées. Ce processus, qui ne revêt encore qu'un caractère exceptionnel, correspond à la nouvelle attitude des responsables politiques désireux d'intégrer les pygmées à la communauté nationale. Le comportement de rejet traditionnellement manifesté à leur égard reste profondément ancré dans les mentalités. Ils sont toujours tenus à l'écart des services publics (dispensaire notamment) qu'ils craignent de visiter et la scolarisation de quelques uns d'entre eux dans une petite école éloignée de Mongoumba équivaut davantage à un bref passage qu'à une fréquentation même irrégulière.

Ces phénomènes conduisent à souligner le contenu, les aspects qualitatifs de la scolarisation et l'on constate bien entendu que l'on ne saurait déduire du taux de scolarisation des indications concernant la forme de connaissance du français. Parmi les enfants dont la scolarité a cessé, seuls 33% d'entre eux ont achevé leur scolarisation à la fin du cycle primaire (cours moyen 2<sup>ème</sup> année), 25% ayant quitté l'école dès les cours préparatoires (CP1, CP2). Parmi les enfants en cours de scolarité, la forte proportion d'inscrits aux deux premières années traduit la progression actuelle de la scolarisation mais le contraste avec les effectifs des classes terminales est aussi symptomatique de l'abandon de la scolarité avant son terme.

Ainsi, pour la plupart des écoliers, l'acquisition du français reste précaire tandis que son éventail fonctionnel, même chez ceux qui le maîtrisent plus correctement, se révèle restreint. Bien que langue officielle d'enseignement, il n'occupe pas une place exclusive en milieu scolaire où le sango, qui permet d'accéder à sa connaissance (son rôle d'intermédiaire étant renforcé par le fait que les instituteurs habituellement étrangers à la région ne connaissent pas les parlers locaux), est largement utilisé. En dehors de l'école, son emploi est limité, jeux et conversations s'effectuant le plus souvent en langue vernaculaire ou en sango. Sa fonction écrite correspond à la rédaction des travaux scolaires et des lettres adressées par les villageois aux autorités administratives.

Par son niveau d'acquisition encore faible, sa diffusion restreinte et les limites de son champ spécifique, le français n'interfère guère, dans la sous-préfecture de Mongoumba, avec les langues vernaculaires ou le sango véhiculaire. Nettement circonscrit, son emploi, qui ne joue aucun rôle dans la communication inter-ethnique régionale, ne concurrence pas le recours aux autres langues.